



HAL
open science

L'expérience collective des archives : histoires féministes par en bas en Angleterre dans les années 1970

Delphine Frasch

► To cite this version:

Delphine Frasch. L'expérience collective des archives : histoires féministes par en bas en Angleterre dans les années 1970. *GLAD! Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, 2021, 2021 (11), 10.4000/glad.3579 . halshs-03552537

HAL Id: halshs-03552537

<https://shs.hal.science/halshs-03552537v1>

Submitted on 8 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



GLAD!

Revue sur le langage, le genre, les sexualités

11 | 2021

Archives, genre, sexualités, discours

L'expérience collective des archives

Histoires féministes par en bas en Angleterre dans les années 1970

Collective Experience of Archives. Feminist Histories from Below in England during the 1970s

Delphine Frasch



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/glad/3579>

DOI : 10.4000/glad.3579

ISSN : 2551-0819

Éditeur

Association GSL

Ce document vous est offert par Bibliothèque Diderot de Lyon - ENS



Référence électronique

Delphine Frasch, « L'expérience collective des archives », *GLAD!* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 20 décembre 2021, consulté le 08 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/glad/3579> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/glad.3579>

Ce document a été généré automatiquement le 29 janvier 2022.



La revue *GLAD!* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'expérience collective des archives

Histoires féministes par en bas en Angleterre dans les années 1970

Collective Experience of Archives. Feminist Histories from Below in England during the 1970s

Delphine Frasch

Pour leurs relectures et leur soutien, je remercie Noémie Aulombard, Cindy Broquaire, Charlie Brousseau, Clara Chaffardon, Alice Feyeux, Claude Gautier, Anne Heilaud, Ostiane Lazrak, Suzanne Le Gentil, Cyrielle Messenger, Mickaëlle Provost, Franziska Seitz. Je remercie également Fanny Gallot et les participant-es du BruLau, ainsi que les relectrices de GLAD!

- 1 Dans deux textes désormais fameux¹, Joan Scott défend l'idée que l'histoire féministe doit rompre avec deux tendances problématiques. Sur le plan épistémologique, elle doit en finir avec *l'empirisme*, la tendance à supposer que la vérité de l'histoire se dévoile à travers l'expérience vécue des gens du passé, et que l'historien·ne peut accéder à cette expérience perdue en faisant, dans son présent, l'expérience des archives² au sens le plus large du terme³, à savoir tout ensemble constitué de traces. Il s'agit en somme de renoncer à ce « sentiment naïf, mais profond, de déchirer un voile, de traverser l'opacité du savoir et d'accéder, comme après un long voyage incertain, à l'essentiel des êtres et des choses⁴ ». Cette épistémologie naïve, puisqu'elle pose une vérité ultime à laquelle donnerait directement accès une forme d'expérience, s'articulerait aisément à une seconde tendance problématique, un *essentialisme* qui caractériserait tant le marxisme que le féminisme radical. Ceux-ci auraient tendance à poser, comme vérité ultime de l'ensemble des phénomènes historiques, l'antagonisme entre deux groupes — bourgeois et prolétaires, hommes et femmes — dotés d'une réalité objective (d'une essence) : les positions occupées dans les rapports de production, les attributs biologiques. C'est pourquoi Scott invite l'histoire féministe à s'emparer d'autres ressources théoriques et méthodologiques : celles de la déconstruction⁵. Il s'agit, contre l'essentialisme, d'envisager les groupes comme des constructions discursives plutôt qu'inscrites dans l'économie ou la biologie ; et contre l'empirisme, d'adopter un rapport critique aux archives, désormais envisagées comme des fragments d'opérations de

construction discursive du social, et non comme la trace émouvante d'une expérience essentiellement prolétaire ou féminine.

- 2 Je ne souhaite pas ici analyser les raisons historiques pour lesquelles, dans le contexte académique étatsunien de la seconde moitié des années 1980, l'analyse de discours et la *French Theory* apparaissent comme des ressources intellectuelles subversives⁶, ni la trajectoire qui a conduit Scott à la formulation d'un tel positionnement au sein du champ international de l'histoire féministe alors en cours de formation⁷. Je souhaite plutôt décentrer le débat, en m'intéressant à un contexte souvent moins connu en France que les contextes étatsunien et français, et qui au premier abord pourrait sembler emblématique des travers dénoncés par Scott : l'histoire féministe anglaise des années 1970⁸.
- 3 Cette histoire est partie intégrante d'une galaxie de projets de transformation radicale de l'enseignement, de la recherche et de l'écriture historiques menés en Angleterre à partir des années 1960, et ultérieurement rassemblés sous le label d'histoire « par en bas »⁹. Or ces projets peuvent effectivement — c'est l'une des thèses que je vais défendre — être caractérisés comme des manières de remettre au cœur de l'histoire (et de l'engagement politique) une certaine *expérience collective des archives*. Il s'agit à la fois d'élargir considérablement le champ de ce qui fait archive, et de développer une intimité cognitive et émotionnelle avec ces traces du passé — particulièrement celles des vécus et actions d'individus jusqu'alors considérés comme victimes plutôt qu'acteurs de l'histoire, notamment les classes ouvrières et les femmes. L'enjeu est donc, à travers l'expérience des archives, d'établir une relation inédite et collective à ces expériences jusqu'alors ignorées — et conjointement, à son propre passé et présent.
- 4 J'aimerais ici à la fois fournir des éléments d'introduction, pour le lecteur ou la lectrice francophone, à cette histoire par en bas féministe anglaise des années 1970 ; tenter de préciser la place qu'elle donne à cette expérience des archives ; tout en défendant l'idée que les notions d'empirisme et d'essentialisme — issues, dans le sens que leur donne Scott, d'un contexte politique et intellectuel distinct — ne constituent pas des outils adéquats pour la caractériser ou la critiquer.
- 5 Cet article constitue une première formulation, nécessairement provisoire, d'hypothèses issues d'une recherche doctorale en cours sur l'histoire « par en bas » anglaise entre 1945 et 1995. Mon approche relève pour part de la philosophie, au sens où je cherche — contre l'idée que la théorie serait l'apanage des philosophes — à envisager les pratiques de recherche et d'enseignement en histoire comme des prises de position au sein de controverses, impliquant à la fois des *présuppositions* et de véritables *propositions* théoriques¹⁰. J'essaye néanmoins d'intégrer cette première approche à une seconde, relevant de l'histoire sociale des idées, qui rattache les controverses intellectuelles à des configurations socio-historiques particulières, et les prises de position, aux trajectoires des individus au sein de ces configurations¹¹. Je m'appuie ainsi à la fois sur les textes publiés (académiques, militants, journalistiques, etc.) de ces historiennes, sur un travail d'archives et d'entretiens en cours¹², ainsi que sur un travail de synthèse de la littérature historique anglophone portant sur les contextes sociaux, politiques et intellectuels dans lesquels évoluent ces historiennes¹³.
- 6 Je reviendrai d'abord brièvement sur les contextes militants d'émergence de l'histoire par en bas (1), et présenterai le rôle joué par l'expérience des archives en son sein (2). Je caractériserai ensuite succinctement l'histoire par en bas socialiste de la fin des années 60 (3), avant de reconstituer les trajectoires qui ont mené certaines historiennes à se

réapproprié ce projet tout en le soumettant à la critique féministe (4). Je distinguerai dans le reste de l'article trois stratégies de réappropriation développées par ces historiennes au cours des années 1970, qui visent trois domaines d'expériences caractéristiques : les vies des ouvrières, les vies des bourgeoises, et les luttes des femmes (5-7).

Contextes militants : se tourner vers l'expérience pour réinventer la gauche

- 7 Pour commencer, je souhaite esquisser l'arrière-plan militant de l'histoire par en bas, en suggérant de quelles manières l'appel à se tourner vers l'expérience opère au sein de la *New Left* et du féminisme socialiste des années 1970¹⁴. Les porte-paroles de la *New Left* revendiquent l'attention à l'expérience des personnes ordinaires dans son hétérogénéité et la multiplicité de ses dimensions ; les féministes socialistes se réapproprient cette revendication, tout en contestant la manière dont l'expérience est prédélimitée et prédéfinie selon un imaginaire sexiste.
- 8 E.P. Thompson et Raphael Samuel¹⁵, dont on verra qu'ils sont au cœur de l'émergence de l'histoire par en bas socialiste, sont tous deux fortement investis, à partir de 1956, dans la *New Left* anglaise. Cette constellation rassemble principalement une « classe élargie de travailleurs·ses culturel·les et intellectuel·les¹⁶ », souhaitant contribuer à l'émergence d'un « espace¹⁷ » inédit à gauche, hors de l'alternative entre une social-démocratie capitaliste et impérialiste (1956 est l'année de la crise de Suez) et le stalinisme (1956 est également l'année de l'invasion de la Hongrie par l'URSS). Il s'agit également de s'extraire de l'alternative encadrant alors les débats sur les intellectuel·les¹⁸. L'intellectuel·le britannique des années 50 serait, ou bien « intégré·e » à la société anglaise et acquis·e à l'ordre établi ; ou bien socialement « aliéné·e » et rebelle, mais dépourvu·e de toute autorité culturelle — du fait de son propre déracinement, mais aussi du caractère supposément anti-révolutionnaire du peuple anglais — et ainsi condamnée à « l'apathie ». Contre cette alternative jugée égarante et démoralisante, nombre des protagonistes de la *New Left* s'accordent pour défendre le rôle de cette « classe élargie de travailleurs·ses culturel·les et intellectuel·les » dans la critique de l'ordre établi et la formulation d'alternatives socialistes¹⁹. Néanmoins, la plupart s'accordent également dans le rejet d'une posture identifiée au léninisme et souvent aussi au trotskisme, celle d'une avant-garde éclairée guidant « par en haut » l'action politique²⁰. L'attention de « l'intellectuel·le socialiste » doit être constamment tournée, non vers le jeu parlementaire ou vers les questions d'orthodoxie et les luttes de faction, mais vers « l'expérience²¹ ».
- 9 Sous cette notion, il faut ici entendre les vécus, souffrances, préoccupations, aspirations et « forces existantes²² » des personnes ordinaires : non seulement « la “vraie classe ouvrière” de l'industrie lourde », mais aussi « les enseignants, les techniciens, les dessinateurs industriels, les travailleurs en col blanc et le reste »²³ de la Grande-Bretagne et plus généralement du monde d'après-guerre. Contre les versions réductrices du marxisme, cette expérience est visée comme hétérogène, complexe et multidimensionnelle, en même temps qu'en partie inédite²⁴ (même si la qualification de cette nouveauté fait débat²⁵). L'enjeu est d'identifier en elle, en même temps que les inerties, les germes d'une mobilisation sociale également inédite, existant indépendamment des partis et du parlement²⁶ et de toute orthodoxie étroite – et dont

la campagne pour le désarmement nucléaire (CND) semble l'incarnation la plus immédiate. L'intellectuel le serait alors en position de s'engager pleinement dans ce mouvement, cherchant à « influencer et changer les personnes réelles²⁷ » tout en demeurant constamment à l'écoute de leurs expériences.

- 10 Néanmoins, lorsque Catherine Hall affirme que « les hommes de la *New Left* [...] ont été [...] un facteur décisif dans [son] devenir féministe²⁸ », ce n'est pas un compliment : elle dénonce non seulement leur absence de prise en compte des expériences des femmes, mais aussi leur sexisme ordinaire — et son témoignage concorde largement avec ceux d'autres féministes ayant appartenu aux milieux *New Left*²⁹. Ainsi, lorsque ces hommes imaginent l'expérience des personnes ordinaires, ils ont souvent en tête ces jeunes héros d'origine ouvrière, anticonformistes et misogynes, qui deviennent un véritable *topos* d'une littérature très en vogue dans les années 1950³⁰.
- 11 Pour autant, ces féministes (que je présente plus précisément dans la suite) ne rejettent pas l'appel à se tourner vers l'expérience, mais le réinvestissent et le transforment. Dans le sillage du mouvement des droits civiques et de la *New Left* étatsuniens, il s'agit de contester l'idée que la radicalité politique passe par l'attention exclusive à l'expérience *des autres* — celle des classes ouvrières, les « autres » de ces militantes pour la plupart issues des classes moyennes ou détachées de leurs origines sociales par la promotion scolaire³¹. Au contraire, l'expérience vers laquelle se tourner pour transformer les théories et pratiques militantes, c'est d'abord *sa propre* expérience, jusqu'alors disqualifiée au motif qu'elle relèverait du « personnel³² ». Il ne s'agit donc pas, là non plus, de délimiter et définir *a priori* l'expérience, mais plutôt de revaloriser et d'explorer ce qui était jusqu'alors frappé d'illégitimité théorique et politique : « les vies quotidiennes des femmes³³ » et les relations ordinaires entre les sexes. Il s'agit en même temps, ici en rupture avec la gauche anglaise antérieure, de revendiquer l'existence d'espaces autonomes, « à soi³⁴ », dans lesquels les femmes ont pleine autorité pour explorer collectivement cette expérience et pour s'organiser elles-mêmes « sur la base de [leur] propre oppression³⁵ ».
- 12 Néanmoins, l'une des spécificités du cas anglais de ce point de vue est la forte présence³⁶ d'un « féminisme socialiste », duquel se revendiquent les historiennes auxquelles je m'intéresse ici, et qui s'inscrit — non sans tensions³⁷ — dans la continuité de la *New Left*. Cette tendance insiste sur la nécessité de ne pas s'en tenir aux expériences de femmes de classes moyennes, mais d'« étendre [la] base » du féminisme aux femmes ouvrières et syndicalistes qui s'étaient manifestées dès 1968 à travers la campagne des « femmes de pêcheurs » à Hull et la grève des ouvrières de Ford à Dagenham³⁸. De manière liée, les féministes socialistes se montrent particulièrement méfiantes à l'égard de toute forme de « sectarisme » qu'elles détectent tant chez les trotskystes et maoïstes que chez les féministes radicales et/ou lesbiennes³⁹, et promeuvent un féminisme cherchant à transformer de l'intérieur un mouvement socialiste pluraliste. Des féministes noires et asiatiques et/ou lesbiennes⁴⁰ reprocheront alors à ce féminisme socialiste de reproduire certaines exclusions dans sa définition de l'expérience : certes, il cherche à intégrer (mais souvent de manière assez extérieure) les expériences des femmes de classe ouvrière ; en revanche, la figure de référence reste celle d'une femme blanche — les femmes racisées sont souvent situées dans l'ailleurs du « Tiers-Monde⁴¹ » — et hétérosexuelle.
- 13 En somme, l'appel à se tourner vers l'expérience joue dans ces contextes militants un rôle ambivalent. Il intervient comme un outil de mise en valeur de certains vécus,

souffrances et préoccupations jusqu'alors négligés ou disqualifiés, qui sont envisagés dans leur caractère hétérogène et multidimensionnel, et mis au centre d'une démarche de réinvention des pratiques et théories politiques. Assurément, les expériences ainsi explorées ont leurs frontières, leurs points aveugles, leurs préconstructions et leurs projections. Néanmoins, que ce soit au sein de la *New Left* ou du féminisme socialiste, la notion d'« expérience » constitue, plutôt qu'un facteur de clôture essentialiste, un signifiant ouvert, débattu, et dont il est toujours possible — parfois au prix de luttes et de ruptures — de contester radicalement les frontières et la définition⁴².

Contester l'histoire académique par l'expérience collective des archives

- 14 Or pour certaines de ces militant·es *New Left* et féministes, relevant pour la plupart de cette « classe élargie de travailleur·ses culturel·les et intellectuel·les », une manière privilégiée de mettre en pratique cet appel à se tourner vers l'expérience n'est autre que la recherche historique. Dans le contexte qui est le leur, choisir de faire de l'histoire revient souvent à choisir une certaine posture d'intellectuel·le *au détriment d'autres*, identifiées notamment aux figures repoussoirs du « théoricien⁴³ » ou du « sociologue⁴⁴ ». Si ces oppositions cristallisent lors d'une série de débats impliquant inmanquablement Thompson⁴⁵, elles ont une histoire longue, celle des débats autour du supposé empirisme de l'esprit anglais, et de la place (ou plutôt de l'absence supposée) des intellectuels en Angleterre⁴⁶. Choisir l'histoire, c'est, pour les historien·nes qui nous intéressent, choisir une posture plutôt située du côté des humanités que de la science⁴⁷, qui procède par investigation prolongée et passionnée plutôt que par déduction ou expérimentation froides, et qui vise à saisir le général à travers « la variété irréductible et enchevêtrée du passé⁴⁸ ». C'est, inséparablement, choisir un certain style d'appréhension de l'être humain dans l'histoire, attentif à la fois aux pressions s'exerçant sur l'agir et aux efforts déployés, parfois aux prix de sacrifices personnels immenses, pour infléchir le cours des choses dans le sens de la justice. Le rôle de l'historien·ne devient alors d'alimenter les forces émancipatrices du présent, en enrichissant leur lecture de la situation historique, et surtout leur « sens de l'histoire⁴⁹ », leur mémoire des luttes⁵⁰ — que tendraient à négliger une approche trop théorique, mais également une approche trop focalisée sur le présent, qui en surestimerait la singularité⁵¹.
- 15 Mais si la figure et la pratique de l'historien·ne peuvent ainsi être réinvesties comme manière de se tourner vers l'expérience, c'est à travers l'opposition non moins marquée à d'autres figures et pratiques historiennes identifiées à l'enseignement et la recherche universitaires, notamment ceux d'Oxford. Comme le dépeignent nos historien·nes, parfois depuis leur propre expérience⁵², un tel enseignement consiste ou bien en l'assimilation de manuels et de littérature secondaire, ou bien — l'acquisition de compétences techniques en matière de recherche archivistique étant devenue centrale dans la définition de la profession⁵³ — dans la confrontation aride à un type bien spécifique de sources : le document « respectable⁵⁴ ». Ce document « respectable » est issu le plus souvent des archives diplomatiques, administratives et des documents parlementaires. Les professionnel·les ainsi formés auraient pour trait distinctif l'obsession quant à la respectabilité des sources, de la méthode et de l'écriture. L'éventail des matériaux utilisables, et le domaine ouvert à l'investigation, se verraient

par là même considérablement restreints. L'un des produits les plus problématiques de cette disciplinarisation de l'histoire serait l'éviction des personnes ordinaires et des femmes de la scène historique, leur relégation à la masse lointaine et informe des victimes ou bénéficiaires des décisions « d'en haut »⁵⁵. Cette éviction irait de pair avec le rejet d'un ensemble d'attitudes associées à l'amateurisme (et au féminin) : la passion dans la collecte et l'exploration des traces du passé ; l'expression de subjectivité ou d'engagement dans l'écriture. Et ce type d'*ethos* professionnel hautement « aristocratique⁵⁶ » et « conservateur⁵⁷ » s'accorderait tout naturellement avec les appartenances sociales et les tendances idéologiques des individus concernés — de fait, jusqu'aux années 60 et au-delà, l'écrasante majorité des historien·nes universitaires sont des hommes issus des classes supérieures⁵⁸ ; et l'histoire féministe conserve longtemps une position très marginale (lorsqu'elle pénètre l'université, c'est plutôt depuis les départements de sciences sociales⁵⁹).

- 16 Par opposition à ce type d'*ethos* et de pratiques, les historien·nes auxquelles on s'intéresse ici cherchent à s'ancrer dans des contextes collectifs extra-universitaires ou situés aux marges de l'université — diverses manières de chercher à défendre « une vision engagée [...] de l'apprentissage et de la recherche comme processus collectif, ne devant pas être consigné comme la chasse gardée d'une élite académique⁶⁰ ». Iels articulent souvent deux types d'ancrage : d'une part, des groupes de recherche explicitement militants⁶¹ ; d'autre part, divers programmes d'enseignement pour adultes — qui constituent historiquement, en Angleterre, un lieu de contact privilégié entre intellectuel·les de gauche et membres des classes ouvrières⁶² —, d'autres institutions « sous-financées » comme les instituts polytechniques⁶³, ou encore des formes variées de « travail au sein des communautés⁶⁴ ». Ce double ancrage est vécu par ces historien·nes à la fois comme le renoncement à toute carrière universitaire⁶⁵, et comme la possibilité d'une activité intellectuelle connectée directement à la fois à l'engagement militant et aux réalités vécues des personnes ordinaires.
- 17 C'est à travers ce double ancrage que les historien·nes qui nous intéressent développent un rapport inédit à leurs sources. Pratiquer l'histoire « par en bas », c'est d'abord contester la définition *a priori* de ce qui fait « archive », de ce qui constitue une trace légitime du passé. De même que tout, à commencer par l'expérience des personnes ordinaires du passé, relève désormais potentiellement du domaine de « l'historique », tout devient, potentiellement, matériau pour l'œil et l'oreille historiques. Les historien·nes par en bas vont ainsi contribuer de manière précoce et décisive à l'évolution conduisant à « l'explosion générale dans l'éventail des sources utilisées par les historien·nes⁶⁶ ». Cette explosion se fait dans plusieurs directions, souvent combinées. D'abord, les historien·nes par en bas participent largement à la revalorisation de tout un ensemble d'archives locales, publiques et privées — archives de comté (rendues accessibles à la suite du *Public Records Act* de 1958⁶⁷), archives ecclésiastiques, policières et judiciaires, archives d'entreprise, universitaires, associatives, etc. De manière liée, iels concourent à l'attribution du statut d'archive à des traces non discursives — objets de famille ou antiquités locales, photographies, bâtiments (un *pub*, une ancienne usine, une maison privée victorienne), etc. Iels participent également de manière précoce à la déconstruction de l'opposition entre histoire et littérature, en insistant sur la possibilité de prendre des écrits personnels, journalistiques⁶⁸, littéraires⁶⁹ et philosophiques⁷⁰ comme des traces historiques ; à commencer, bien sûr, par les écrits laissés par des membres des classes populaires, mais

sans jamais négliger les textes plus canoniques. Enfin, on va le voir, l'histoire par en bas socialiste et féministe joue un rôle central dans l'émergence précoce en Angleterre de l'histoire orale, traitant la mémoire comme une source historique inestimable quoiqu'indéniablement problématique⁷¹.

- 18 Bien sûr, les historien·nes par en bas cherchent à développer, pour chacun de ces domaines inédits de sources historiques, des méthodes appropriées. Néanmoins, ces nouvelles formes de relations à l'archive présentent des éléments communs. Il s'agit toujours d'encourager, chez soi-même et chez autrui, une attitude opposée à celle, « froide », « sévère et rigide »⁷², de la formation académique rejetant « l'amateurisme ». Sensations — l'attention visuelle, auditive, tactile, olfactive à la matérialité de la trace, au grain du document ou de la voix⁷³ — et affects voire passions⁷⁴ — curiosité, sympathie, indignation, admiration — sont reconnus, appréciés et attisés plutôt que déniés. La temporalité est moins celle d'un examen ponctuel, que d'une relation prolongée et immersive tout au long de la vie⁷⁵ : il faut maintenir son esprit ouvert et écouter en permanence⁷⁶, s'arrêter sur « la tournure de la phrase, le vocabulaire, [...] la cadence de la pensée⁷⁷ », jusqu'à tomber sous « l'emprise » de l'archive, se laisser imprégner, saisir par elle⁷⁸. L'archive en vient ainsi à envahir l'existence ordinaire⁷⁹, jusqu'à brouiller les frontières entre le privé et l'historique, et faire apparaître tout élément de son propre passé ou de son quotidien comme potentielle archive. Autrement dit, il s'agit bien de chercher à générer chez soi-même et chez autrui – et notamment chez ceux qui considéraient jusqu'alors la recherche archivistique comme « le monopole des privilégiés⁸⁰ » — une « expérience [...] du document historique⁸¹ » : « [e]nter dans les archives⁸² », apprendre à « vivre le passé⁸³ », et réciproquement, à appréhender son vécu individuel sur un mode historique. Et cette expérience des archives, si elle peut prendre les formes plus solitaires que décrit Arlette Farge⁸⁴, se veut d'abord une expérience *collective*, qui rassemble des individus socialement et idéologiquement variés autour d'une connexion intime, un « lien quasi existentiel⁸⁵ » avec un passé d'expériences humaines, d'activités quotidiennes, de souffrances, d'efforts individuels et collectifs. L'enjeu est à la fois d'inventer des modes de production et de circulation des savoirs radicalement démocratisés ; et de nourrir collectivement cette « prise de conscience que, malgré mon sentiment fréquent de marginalité, j'appartenais objectivement au processus historique, et que je pouvais contribuer à donner forme à et à changer cette histoire⁸⁶ ».
- 19 Cette posture se voulant inédite face aux sources se prolonge dans des pratiques d'écriture cherchant également à rompre avec les normes académiques, la production de textes « ennuyeux⁸⁷ » destinés à une poignée de spécialistes. En effet, dans les cas où l'expérience des archives débouche sur la production d'un texte, il importe de *communiquer cette expérience* aux lecteurs/rices. Ceci passe notamment par de nouvelles normes citationnelles⁸⁸. Contre la relégation des sources aux notes de bas de page, et l'importance accordée à la littérature secondaire, les historien·nes par en bas donnent aux « citations directes » une place de premier plan dans leurs textes, pour confronter autant que possible le lecteur ou la lectrice à l'archive – tout en gardant à l'esprit qu'une telle construction rhétorique s'apparente à une forme de ventriloquie⁸⁹. Et si les mots des puissants ou des écrivains consacrés ne sont pas négligés, une place toute particulière est donnée aux traces laissées par les personnes ordinaires, ici au sens des personnes demeurées jusqu'alors anonymes et sans voix⁹⁰. Ceci s'articule à un bouleversement des hiérarchies d'importance dans les sujets traités, ainsi que de l'*ethos*

du narrateur ou de la narratrice-historien-ne. Le récit regorge de portraits de personnages ordinaires, et fait la part belle à la description de leurs expériences, de leurs souffrances, de leurs résistances manifestes ou plus souterraines. Le narrateur ou la narratrice-historien-ne se met souvent en scène à la fois comme « personne émotionnelle » et comme instance de jugement éthique⁹¹. L'écriture historique se veut accessible⁹² et agréable voire « littéraire⁹³ », visant à intéresser, émouvoir le lecteur ou la lectrice. Il s'agit également de l'inviter à exercer ses propres facultés émotionnelles, cognitives et morales sur le matériau qu'on lui présente : à prendre position, et à réfléchir au rôle qu'il peut et veut jouer au sein de son propre présent.

Histoires par en bas socialistes : deux incarnations

- 20 Avant d'en venir plus directement à la démarche des historiennes féministes, je vais évoquer rapidement les démarches des deux intellectuels qui incarnent, à la fin des années 60, ces nouvelles formes de pratiques et de postures qui seront bientôt labellisées sous l'expression d'« histoire par en bas ».
- 21 En 1963, E.P. Thompson est fort de dix-sept années d'expérience d'enseignement pour adultes dans le Nord de l'Angleterre, durant lesquelles il a développé avec ses étudiant·es une série d'expérimentations pédagogiques autour de l'analyse collective de documents originaux et de la production d'archives orales⁹⁴. Il a également développé, à travers son activité militante, une collaboration étroite avec plusieurs historien·nes engagés, particulièrement Dona Torr, John Saville et Christopher Hill. C'est à partir de ce double ancrage, et d'une série de contingences, que se forme le projet de la *Formation de la classe ouvrière anglaise*. Au-delà des qualités narratives et de l'intensité de ton soutenues sur plus de mille pages, l'une des raisons pour lesquelles cet ouvrage a durablement marqué ses contemporains est qu'il présente et produit une relation aux sources, et à travers elles au passé, perçue comme totalement inédite. S'il s'agit d'une commande des éditions Gollancz (initialement destinée à John Saville), Thompson en profite pour reprendre et étendre un projet antérieur d'histoire sociale du *West Riding* tiré de ses notes de cours⁹⁵, et pour laisser libre cours à cette « fascination pour les archives » qu'il s'est découverte dans la préparation de sa biographie de William Morris⁹⁶. N'ayant aucunement en tête un public académique, il ignore délibérément la littérature secondaire, et met au cœur de sa recherche ces sources non « respectables » que sont les archives du *West Riding* et la mémoire de ses étudiant·es ainsi que de connaissances locales⁹⁷.
- 22 Ceci lui permet d'aborder des sujets classiques (l'industrialisation, l'émergence du mouvement ouvrier) mais en bouleversant la périodisation et les hiérarchies de légitimité : il repart des vécus et des actions de personnes ordinaires — « le pauvre tricoteur sur métier, le tondeur de drap luddite, le tisserand qui travaille encore sur un métier à main, l'artisan "utopiste", et même le disciple trompé de Joanna Southcott⁹⁸ » — fort éloignées des centres de décision politique, et agissant antérieurement à l'émergence d'un prolétariat industriel plus homogène et organisé. Thompson confronte constamment le/la lecteur·rice à ses sources, ponctuant ses pages de blocs de citations introduites de manière à leur conférer une puissance rhétorique maximale. Il propose également une galerie de portraits d'héros et héroïnes ordinaires, dont il met en scène et invite à juger les actions.

- 23 L'enjeu n'est pas seulement de rompre avec les normes académiques en vigueur : Thompson cherche à prendre position dans les débats théoriques et stratégiques qui ont traversé sa trajectoire militante⁹⁹. L'immersion dans les archives lui permet de déconstruire les définitions essentialistes de la classe ouvrière, faisant de cette dernière « le produit plus ou moins automatique de nouvelles forces et relations productives¹⁰⁰ ». Il s'agit de mettre en scène la classe ouvrière comme un ensemble hétérogène d'individus qui, en réponse à des événements les affectant négativement (l'établissement du capitalisme industriel et la répression d'État) et en opposition à d'autres forces sociales en cours de formation (la bourgeoisie), réinvestissent des fragments de mémoire collective « infra-politiques¹⁰¹ » (une « économie morale plus ancienne¹⁰² » opposée à la loi du marché, les « idées populaires d'un droit de naissance de tout Anglais¹⁰³ » à la liberté contre la tyrannie) pour donner naissance à une force sociale inédite. Cette proposition théorique constitue un appel politique à nourrir et rassembler, face aux risques constants d'oubli et de fragmentation, une mémoire collective des traditions de résistance ; l'enjeu est de soutenir l'émergence, contre les forces contemporaines d'oppression et de destruction, d'un mouvement unifié autour d'un « concept élargi du bien commun¹⁰⁴ ».
- 24 L'année suivant la publication de la *Formation*, Raphael Samuel est nommé tuteur en histoire au collège de Ruskin, un collège lié à Oxford mais indépendant, hébergeant des étudiant·es adultes n'ayant pas achevé leur cursus secondaire — à la fin des années 60, il s'agit principalement de « jeunes travailleurs impatients¹⁰⁵ » actifs dans le monde syndical. Dans le climat du mouvement étudiant naissant, Samuel développe avec ses étudiant·es des pratiques pédagogiques opposées tant à sa propre formation à Oxford, qu'aux normes d'enseignement et d'évaluation de Ruskin, dénoncées comme élitistes¹⁰⁶. Dans la lignée de Thompson, il s'agit d'une part de rejeter l'apprentissage par manuels au profit du contact avec les documents originaux — Samuel prêche à ses étudiant·es « l'évangile des documents », l'immersion dans les archives pouvant déclencher chez ces dernières, une fois surmontées les « terreurs » des archives, une véritable « expérience de conversion » débouchant parfois sur des vocations¹⁰⁷. Il s'agit d'autre part de développer des recherches collectives à partir de « l'expérience » et du « savoir local » des personnes ordinaires — celle des étudiant·es¹⁰⁸, mais également celle des personnes de Headington Quarry, quartier de tradition « populaire ou même insurrectionnelle », cet « autre Oxford » situé aux portes de Ruskin¹⁰⁹ — en tant qu'archive.
- 25 Ces expérimentations pédagogiques débouchent sur une série de projets collaboratifs impliquant à la fois (parfois non sans tensions¹¹⁰) chercheur·ses socialistes et étudiant·es-ouvrier·es. Les *History Workshops* eux-mêmes constituent de véritables « festivals d'histoire¹¹¹ » annuels de plusieurs jours, combinant sessions thématiques et temps dits « culturels », consacrés à la visite de lieux emblématiques (par exemple Charterville, en vue de « recréer quelque chose de l'expérience chartiste¹¹² »), à l'écoute de chants populaires, etc. Ces événements suscitent un engouement exceptionnel, rassemblant souvent plusieurs centaines de personnes — ils peuvent ainsi se prétendre « la plus grande conférence d'histoire de Grande-Bretagne¹¹³ » — au collège de Ruskin entre 1967 et 1980, puis dans diverses villes britanniques ; des groupes locaux reprenant cette dénomination se forment plus ou moins durablement à travers le pays. Conjointement, plusieurs étudiant·es de Ruskin, soutenu·es par le travail éditorial de Samuel et d'Anna Davin, produisent des ouvrages brefs dans lesquels iels font un usage

extensif d'archives locales et orales, et souvent, de leur propre expérience ; à partir de 1975, ce travail trouve un prolongement dans une série d'ouvrages explorant, selon un format plus universitaire, certaines de ces thématiques et méthodes originales¹¹⁴. Enfin, à partir de 1976, motivées entre autres choses par le refus de *Past & Present* de publier une recherche collective jugée trop foisonnante¹¹⁵, Samuel et d'autres — cette fois-ci principalement universitaires — fondent le *History Workshop Journal*, qui prétend prolonger cette approche « expérimentale » de l'histoire, « aussi différente que possible [de celle] d'un journal érudit », notamment en publiant des extraits de documents originaux, de nombreuses images, et en cherchant à « partager avec [ses] lecteurs-rices l'expérience de la recherche », à « démocratiser la pratique de l'histoire »¹¹⁶. Conjointement, Samuel est très impliqué dans le développement de l'histoire orale¹¹⁷.

- 26 Si ces projets font collaborer des acteur-rices socialement et idéologiquement divers, et donnent lieu à des productions hétérogènes, certaines orientations générales se dégagent néanmoins. Il s'agit, à la suite de Thompson, de déconstruire les conceptions essentialistes de la classe ouvrière comme prolétariat urbain organisé : une attention étroite à l'hétérogénéité des expériences des travailleurs-ses révèle que le capitalisme industriel n'opère pas une uniformisation, mais plutôt l'intégration (hiérarchique) des campagnes et des villes et l'articulation (hiérarchique) entre un travail en usine et la multiplication de toutes les formes possibles de travail « préindustriel », à domicile, dans des ateliers ou dans la rue — un travail peu ou non qualifié, occasionnel et irrégulier, peu mécanisé, souvent très peu rémunérateur¹¹⁸. Ensuite, il s'agit de s'intéresser de près à ces formes apparemment « préindustrielles » d'activité qui persistent et même prolifèrent au moins dans la première moitié du XIXe siècle, et d'y rechercher la présence de foyers de résistance quotidienne et/ou spontanée — dans la volonté de les « préserver¹¹⁹ » et d'en tirer espoir et inspiration. Les « expériences » de travail et de luttes dont il est ici question recouvrent en partie le sens que Thompson confère au terme, mais en déplacent néanmoins le centre de gravité, en l'associant plus franchement au champ sémantique du « micro », du quotidien et de l'ordinaire¹²⁰.

Faire de l'histoire par en bas en féministe

- 27 Ces deux esquisses trop rapides vont nous permettre de clarifier les manières dont les historiennes féministes se réapproprient ces manières de faire l'histoire par en bas. Mais il est d'abord nécessaire de pointer leurs limites d'un point de vue féministe.
- 28 Certes, la volonté de mettre au premier plan de l'enquête des individus et expériences jusqu'alors jugés indignes de l'intérêt historique, en inventant un rapport inédit aux archives — les frontières entre l'historique et le privé, ainsi qu'entre le rationnel et l'émotionnel, se voyant contestées — pourrait sembler propice à l'émergence d'une histoire des femmes et d'une histoire féministe. Néanmoins, si de nombreuses hiérarchies de légitimité sont contestées par l'histoire par en bas socialiste, les sujets liés aux femmes et à leurs activités caractéristiques — et les femmes elles-mêmes comme sujets connaissant — tendent à subir la même disqualification que dans le reste de la gauche des années 60¹²¹. En 1969, il n'y a dans le cursus d'enseignement pour adultes de Ruskin que deux étudiantes, Sally Alexander et Arielle Aberson¹²², contre une centaine d'hommes ; et la première se souvient qu'elle était « totalement silencieuse dans chaque réunion et chaque séminaire¹²³ ».

- 29 Lors du *History Workshop* de la même année, une étudiante syndicaliste propose une communication sur le travail en usine des femmes ; pendant la discussion, un membre du public déclare que le but du syndicalisme est de permettre aux femmes de rester à la maison. Sheila Rowbotham — qui est à ce moment, du moins selon les témoignages rassemblés dans l'ouvrage de Michelene Wandor, la seule femme avec Juliet Mitchell à disposer d'un certain capital symbolique au sein des cercles de la gauche radicale londonienne¹²⁴ — appelle alors à la mise en place d'un groupe sur l'histoire des femmes, provoquant des rires dans l'assemblée¹²⁵. Rowbotham et d'autres membres actives du *History workshop*, parmi lesquelles Sally Alexander et Anna Davin, se retrouvent le soir même pour organiser un atelier sur l'histoire des femmes. Sous l'impulsion, notamment, de Barbara Winslow — alors en séjour d'études au sein du programme chapeauté par Thompson à Warwick, et forte de son expérience du mouvement féministe étatsunien naissant¹²⁶ —, ce projet se transforme en « weekend des femmes¹²⁷ », la première conférence nationale du *Women's Lib*, tenue à Ruskin du 27 février au 1er mars 1970, avec un public de plus de 400 personnes¹²⁸. Cet événement constitue une étape importante dans la formation conjointe du mouvement féministe et de l'histoire féministe anglaises¹²⁹ : en Angleterre comme ailleurs, donc, « l'apparition de l'histoire des femmes comme discipline et le renouvellement des recherches en histoire du féminisme accompagnent [...] la renaissance du féminisme¹³⁰ ».
- 30 Dans la suite de cet article, je vais m'intéresser aux recherches que ces historien·nes mènent au cours des années 1970. Mais je vais d'abord identifier certains éléments typiques de leurs trajectoires — qui concordent largement avec les conclusions plus larges de Margaretta Jolly sur les trajectoires typiques des participantes au Mouvement de Libération des Femmes anglais¹³¹.
- 31 Nées pour la plupart en Angleterre¹³² durant la Seconde Guerre Mondiale, elles appartiennent à « cette génération [...] où les pères sont rentrés de la guerre et on ne s'en est jamais remises¹³³ », génération de l'État providence, d'opportunités éducatives inédites quoique limitées, et de la progressive diffusion de la contraception¹³⁴. Souvent issues de trajectoires familiales ascendantes — de cette « strate entière de gens qui ne sont pas sûres d'être de classe ouvrière ou de nouvelle classe moyenne ou autre chose¹³⁵ » —, certaines héritent d'une culture familiale de gauche¹³⁶ et/ou non-conformiste¹³⁷. Elles ont un parcours, souvent interrompu par des maternités, d'études secondaires et supérieures, et participent plus ou moins intensément à la Campagne pour le désarmement nucléaire (CND), puis au mouvement étudiant et à la gauche radicale. Elles sont impliquées — en tant qu'étudiante à Ruskin ou à Warwick, que jeune militante, chercheuse et/ou enseignante pour adultes — dans l'émergence du *History Workshop*. Elles sont alors confrontées au décalage entre les succès que rencontrent leurs camarades masculins dans leurs carrières militantes et intellectuelles, et ce qu'elles vivent comme leur propre réassignation à une position subordonnée et naturalisée : celle d'épouse ou compagne d'intellectuel de gauche, et souvent de mère.
- 32 À partir de la fin des années 60, elles vont toutes fortement s'investir dans le mouvement féministe. Comme ailleurs donc, en Angleterre « l'histoire des femmes est faite, à ses débuts du moins, par des intellectuelles engagées dans le mouvement¹³⁸ ». Si elles sont souvent impliquées dans diverses formes de militantisme¹³⁹, et si le féminisme est synonyme de révolutions dans leurs vies personnelles¹⁴⁰, elles placent au

cœur de leur activité féministe l'enseignement et la recherche historiques — principalement, on l'a dit, extra-institutionnels¹⁴¹. Elles participent à plusieurs groupes de recherche féministe — mêlant souvent « groupe de recherche et [...] de conscientisation¹⁴² » —, et notamment aux groupes d'histoire féministe de Londres et de Birmingham¹⁴³ (mais pas, du moins à ma connaissance, au groupe d'histoire lesbienne londonien¹⁴⁴). Certaines s'investissent également dans divers collectifs visant, dans la tradition radicale d'enseignement pour adultes, à articuler production d'archives orales et implication des femmes « dans l'écriture de leur propre histoire » : « il y avait là une nouvelle manière de combiner mon engagement politique et l'histoire, meilleure que de simplement faire des femmes le sujet de ma recherche »¹⁴⁵. Ce faisant, ces historiennes féministes se réapproprient, depuis leur engagement nouveau, l'histoire par en bas qu'elles ont contribué à développer : l'appel à « aller écouter l'archive », à créer à travers cette écoute une connexion à la fois intime et collective aux réalités vécues, aux activités et aux luttes des femmes du passé — et ensuite, à « agir »¹⁴⁶.

- 33 Néanmoins, la plupart conservent une forte identification en tant que socialistes, et continuent ainsi à s'investir dans la gauche et dans l'histoire socialiste, tout en essayant de leur imprimer un tournant féministe. Au cours des années 1970, l'essentiel de leur activité d'historiennes féministes se fait au sein du *History Workshop*. Leur investissement débouche notamment sur la mise en avant, au sein des événements annuels, de sujets comme l'enfance (1972), les femmes dans l'histoire (1973), ou encore « la famille, le travail et le foyer » (1974). Sally Alexander, Anna Davin et Barbara Taylor sont également des membres durables du comité éditorial du journal, et parviennent à y promouvoir l'histoire des femmes et le féminisme¹⁴⁷ ; six ans après sa fondation, le sous-titre du journal devient *A journal of socialist and feminist historians*¹⁴⁸.
- 34 Dans leurs pratiques d'historiennes féministes, l'héritage de l'histoire par en bas socialiste contribue à proscrire toute référence aux femmes comme un « objet à part¹⁴⁹ », et *a fortiori* à une expérience essentiellement féminine — au sens d'une expérience rapportée à des attributs biologiques, et ainsi supposée homogène et éternelle¹⁵⁰. L'attention est d'emblée portée sur l'imbrication des rapports de sexe et de classe, et cela, à la lumière d'une conception non-essentialiste de la classe insistant sur l'hétérogénéité des vécus et sur les tensions impliquées dans la formation d'une force sociale. Cela n'empêche pas qu'en déplaçant la focale sur certains types d'expériences jusqu'alors invisibilisées ou secondarisées, on tende à en invisibiliser ou secondariser d'autres. Ici aussi, l'héritage de l'histoire par en bas socialiste intervient, dans la focalisation sur les XIXe et XXe siècles¹⁵¹ ; dans l'adoption d'un prisme local ou anglais plutôt que britannique ou *a fortiori* international¹⁵² ; dans l'ignorance des rapports de race en Angleterre au profit d'une focalisation exclusive sur l'impérialisme et le « Tiers-Monde »¹⁵³ ; et dans un certain évitement des sujets perçus comme disruptifs au sein de la gauche et du féminisme — les violences sexistes et sexuelles, et surtout la sexualité et le lesbianisme¹⁵⁴. Sur ces différents points, les historiennes concernées opèreront, à partir de la fin des années 80, une auto-critique, notamment sous l'effet du mouvement antiraciste ainsi que des évolutions et conflits internes au féminisme¹⁵⁵.

L'histoire du capitalisme et de la division sexuée du travail par les vies des ouvrières

- 35 Une première manière pour ces historiennes féministes de se réapproprier l'histoire par en bas socialiste consiste à se concentrer sur les expériences de travail rémunéré des femmes de classe ouvrière sous le capitalisme industriel. Ces expériences sont souvent typiques des formes apparemment « préindustrielles » d'activités mises en lumière par Thompson et Samuel jusque dans le XIXe siècle : un travail souvent peu valorisé et rémunéré, faiblement mécanisé, irrégulier, effectué hors des lieux de travail identifiés, cantonné à des secteurs d'activité liés au travail domestique gratuit, et peu organisé¹⁵⁶. La démarche de ces historiennes, qui n'est pas sans présenter des échos frappants avec les premiers développements de l'histoire des femmes en France au même moment — sous la forme d'une « histoire ouvrière du travail féminin¹⁵⁷ » centrée sur le XIXe siècle —, hérite néanmoins de son contexte singulier la volonté explicite de contribuer à une transformation radicale de l'imaginaire et de la théorie socialistes, ainsi que d'insister sur les formes ordinaires de résistance déployées jusque dans la surexploitation. L'oppression est rarement examinée sans référence à la résistance qu'on lui oppose, pour paraphraser le sous-titre d'un ouvrage célèbre de Rowbotham¹⁵⁸. Il s'agit de créer une connexion inédite aux vies de celles qui constituent des membres à part entière de la classe ouvrière, mais qui contredisent de manière frappante les versions essentialistes tant de cette dernière (comme prolétariat homogène, urbain *et masculin*) que des femmes, comme par nature assignées au foyer et à la reproduction, fragiles et résignées.
- 36 Ces historiennes sont néanmoins confrontées à un problème inédit. Si les vies des ouvriers masculins sont largement obliérées ou déformées au sein des archives, celles des femmes le sont de manière bien plus radicale : les ouvrières étaient encore moins que les hommes de leur classe « en mesure de laisser leur propre récit d'elles-mêmes¹⁵⁹ ». Le travail rémunéré des femmes — sans parler de leur travail gratuit — est très largement effacé des archives officielles, par exemple des recensements ou des enquêtes parlementaires, mais également des archives syndicales¹⁶⁰. Il n'est pris en compte par l'administration que lorsque perçu comme une menace à l'ordre socio-sexuel (par exemple lorsque des ouvrières en usine portent le pantalon¹⁶¹).
- 37 Mais s'arrêter à ce problème comme à une impasse s'avèrerait une nouvelle manière de renoncer au projet d'une histoire des femmes féministe, de céder aux voix prétendant « qu'il n'y a pas de sources¹⁶² ». Les historiennes qui nous intéressent vont plutôt chercher à réinvestir l'expérience des archives qu'elles ont contribué à développer, et à faire preuve de cette « ingéniosité » prônée au même moment par Michelle Perrot¹⁶³ pour faire face à l'oblitération prétendue (et en partie réelle) du travail des ouvrières au sein des archives.
- 38 Un premier aspect de la solution consiste à poursuivre l'extension de la définition des archives. Les archives locales sont largement utilisées, ainsi que les chroniques et textes littéraires, contenant des descriptions des activités des femmes ouvrières¹⁶⁴. Les historiennes vont également s'appuyer sur les représentations photographiques et artistiques d'époque pour essayer de reconstituer l'environnement quotidien des femmes¹⁶⁵. Enfin et surtout, tout comme en France¹⁶⁶, l'histoire orale, permettant « d'explorer des domaines généralement inaccessibles » des vies des femmes, est d'emblée consubstantielle à l'histoire féministe¹⁶⁷. En février 1977, un colloque sur

l'histoire orale des femmes où parlent notamment Catherine Hall et Jill Liddington est organisé à l'université d'Essex¹⁶⁸.

- 39 Mais il s'agit également, pour répondre au problème du sexisme des archives, d'approfondir une tendance certes déjà présente dans l'histoire par en bas antérieure, mais que ces historiennes font passer au premier plan : l'attention aux « creux¹⁶⁹ » des archives constituées. Il s'agit d'abord de ce qu'Arlette Farge désigne comme les « déchets » et les « reliquats », ces archives jusqu'alors jugées insignifiantes ou inclassables¹⁷⁰ ; ensuite de ce qui, au sein des sources reconnues, relève du marginal, « des informations et des détails fournis incidemment dans d'autres contextes¹⁷¹ » — voire de l'omission significative¹⁷². En outre, j'ai déjà noté que l'histoire par en bas n'a jamais désavoué l'attention aux archives officielles et aux mots des dominants, et a plutôt cherché à développer des méthodes de lecture appropriées. Ce rapport critique aux archives est largement exploré par les historiennes féministes, nourri par la connaissance du « contexte idéologique » de production de l'archive, qui permet à l'historien-ne par en bas d'être « continuellement attentifve à l'influence des prescriptions [...] sur ce qui est posé comme description ou fait »¹⁷³.
- 40 Sur la base de ce rapport renouvelé aux archives, il devient possible de produire des descriptions fines du travail rémunéré des femmes, de donner à imaginer et à « ressentir¹⁷⁴ » certains aspects de leurs expériences, et même de faire entendre certaines de leurs voix. Anna Davin, dans son article pionnier de 1972 — publié au sein de l'ouvrage issu de la conférence de 1970 à Ruskin, « la première anthologie d'écrits du Mouvement de Libération des Femmes britanniques¹⁷⁵ » —, propose une typologie programmatique des expériences caractéristiques des ouvrières dans l'Angleterre du XIXe siècle, sur la base de leurs situations d'emploi et conjugale. Dans les descriptions exploratoires qu'elle propose, il s'agit toujours de mettre en lumière à la fois le caractère oppressif de ces situations, et les résistances ordinaires qui en émergent. Alexander s'inscrit dans la continuité de Davin, avec son article de 1976 consacré au travail des femmes à Londres entre 1820 et 1850. Elle laisse de côté le travail en usine pour se concentrer sur les formes de travail plus difficilement visibles, « souterraines, dans l'atelier, ou au foyer », dans les « zones crépusculaires du marché du travail »¹⁷⁶. La description vise les conditions d'emploi et de travail dans leur dimension vécue ; lorsque c'est possible, des trajectoires individuelles sont reconstituées. Dans tout cela, Alexander fait la part belle aux citations de travailleuses — l'article s'achevant sur les mots d'« une “*needlewoman*” sauvée pour la postérité par Henry Mayhew¹⁷⁷ ».
- 41 Mais le travail rural est également examiné, le contexte du *History workshop* se montrant, on l'a vu, particulièrement favorable. L'un de ces ouvrages brefs publiés dans les premières années du mouvement est celui de Jennie Kitteringham, étudiante à Ruskin entre 1970 et 1972 et ayant elle-même grandi à la campagne, qui se concentre sur certaines expériences de travail de jeunes filles en contexte rural au XIXe siècle. Elle s'appuie sur une immersion critique dans les archives locales et la constitution d'archives orales, ainsi que sur des sources littéraires, pour montrer que ces jeunes filles ne se voient pas dispensées des tâches physiquement exigeantes, et développent des types de comportements (par exemple, se dénuder facilement) et des qualités de résistance physique et psychologique qui dans l'imaginaire victorien relèvent de la masculinité¹⁷⁸. La division sexuée du travail intervient plutôt dans le travail *supplémentaire* assigné aux jeunes filles, qui doivent également contribuer aux tâches domestiques ainsi qu'au soin des plus jeunes et des malades.

- 42 Un dernier exemple de ce type d'histoire par en bas féministe est fourni par les articles publiés par Leonore Davidoff consacrés au travail domestique à résidence. Ce type d'emploi représente une part énorme du travail salarié des femmes de classe ouvrière. Pourtant, il se voit particulièrement négligé jusque dans l'histoire par en bas, car effectué « hors d'un lieu de travail reconnu » — un autre de ces « mondes crépusculaires » du travail féminin¹⁷⁹. Pour enquêter sur « l'expérience du service », Davidoff participe au projet de production d'archives orales développé à l'université d'Essex autour de Paul et Thea Thompson, tout en s'appuyant sur des années de conversation avec sa belle-mère, ancienne employée domestique¹⁸⁰. Elle travaille également à partir de journaux intimes, à commencer par celui d'Hannah Cullwick qu'elle contribue à faire connaître¹⁸¹. Ceci lui permet, dans un de ses premiers articles, de confronter le point de vue des domestiques avec celui de leurs employeur·ses, pour mettre en lumière la singularité de ces relations où les différentes classes sont « rassemblées au sein de la maison privée », et pour identifier les stratégies utilisées par les domestiques pour faire face à l'oppression quotidienne et « préserver une forme de dignité »¹⁸².
- 43 Or la mise en lumière de ce travail rémunéré des femmes, loin d'un simple ajout de « faits » aux théories établies, présente des enjeux intellectuels et politiques considérables¹⁸³. Reconstituer certains aspects des expériences des femmes de classe ouvrière permet d'abord, on l'a dit, de contester l'imaginaire essentialiste concernant tant le prolétariat que les femmes. L'attention aux formes ordinaires de résistance mises en œuvre par ces femmes, même au cœur de l'oppression la plus intense, fournit également des arguments, ainsi qu'une ressource émotionnelle, pour lutter contre l'assignation des femmes à la passivité et la fragilité¹⁸⁴. Enfin, l'expérience des archives joue un rôle heuristique : elle constitue une voie privilégiée pour examiner le rôle de la « division sexuée du travail¹⁸⁵ » dans le développement du capitalisme. C'est ce que propose par exemple Alexander dans une section importante de son article de 1976¹⁸⁶. Elle y défend l'idée que le capitalisme n'a pu se développer qu'en se nourrissant d'une hiérarchie sexuée du travail qui lui préexiste, et qu'il contribue en même temps à rigidifier — les femmes étant largement exclues des nouveaux lieux de travail et confinées au statut d'« armée de réserve industrielle¹⁸⁷ » surexploitée.

L'histoire du capitalisme et du patriarcat par les vies des bourgeoises

- 44 Si la première stratégie d'histoire par en bas féministe permet de contester l'identification des « questions de femmes » à des enjeux bourgeois, elle tend par là même à reproduire un triple désintérêt. D'abord, le désintérêt pour ce qui relève du supposé « personnel » : le travail *gratuit* des femmes et les relations entre sexes, y compris au sein de la classe ouvrière. Ensuite, le désintérêt pour les femmes de classes moyennes et supérieures¹⁸⁸. Enfin, le désintérêt pour l'imaginaire genré du XIXe lui-même — « l'idéologie domestique », ou encore selon la variante étatsunienne, « l'idéologie des sphères séparées »¹⁸⁹.
- 45 Leonore Davidoff et Catherine Hall entreprennent donc, dès la fin des années 1970¹⁹⁰, un travail collaboratif portant sur les « vies des femmes dans le foyer¹⁹¹ », centré sur les classes moyennes et supérieures. Il s'agit de déconstruire le concept même de

« famille », pour revenir à la « réalité [des] vies et relations quotidiennes » des femmes¹⁹², jusqu'ici « considérées comme trop privées, trop intimement reliées au corps, trop particulières » pour être prises pour objet de l'enquête historique¹⁹³. Mais la focalisation sur de telles expériences confronte également ces historiennes à la question de savoir s'il est possible de faire une histoire par en bas de l'idéologie : la focalisation sur les expériences vécues ne proscriit-elle pas *a priori* l'analyse de la manière dont, pour utiliser un vocabulaire postérieur, ces expériences sont construites par le discours ?

- 46 Pour répondre à ces questions, Davidoff et Hall se réapproprient elles aussi l'expérience des archives caractéristique de l'histoire par en bas. La production d'archives orales occupe une place de premier plan, étant « particulièrement utiles pour [l'étude de] la supposée "sphère privée"¹⁹⁴ ». L'analyse des archives familiales et personnelles les plus diverses, des livres de compte, des journaux intimes, de la correspondance, des photographies, etc. est également centrale¹⁹⁵. Davidoff accorde également une importance décisive à l'étude de l'architecture urbaine¹⁹⁶. Là aussi, l'historienne féministe se voit obligée d'aiguiser son regard ou son écoute, pour saisir, à travers les marges ou les omissions significatives, les vécus n'ayant « pas obtenu de reconnaissance sociale¹⁹⁷ ». Dans l'étude d'histoire orale publiée en 1977, Hall s'appuie ainsi sur les moments informels de ses entretiens avec des femmes au foyer de Birmingham pour mettre au jour des sentiments de frustration et de solitude que le récit préalable, plus maîtrisé, ne laissait pas transparaître¹⁹⁸.
- 47 Il ne s'agit pas, pour autant, de négliger les documents administratifs ni la littérature prescriptive : les manuels et guides de conduite divers sont précieux, permettant de reconstituer une « idéologie systématisée¹⁹⁹ ». Néanmoins, ces sources prescriptives prises à elles seules ne permettent pas de mesurer le degré et les manières dont les discours agissent au sein de l'expérience des femmes : c'est pourquoi il est nécessaire de les saisir en relation au reste du matériau archivistique²⁰⁰. Plus généralement, l'étude de cas est fortement valorisée, puisque l'entrée par un objet restreint permet de contourner les classifications archivistiques — par exemple la séparation entre archives familiales (« privées ») et archives économiques et commerciales (« publiques »)²⁰¹ — et révélant par là même « la manière dont les vies traversent les catégories conceptuelles et brouillent les modèles théoriques²⁰² ».
- 48 Sur la base d'une telle expérience des archives, Hall va développer, dans deux articles écrits à la fin des années 70²⁰³, des thèses fortes concernant « l'idéologie domestique », qui réinvestissent de manière critique la conception « non-réductionniste²⁰⁴ » des classes sociales anglaises développée par Thompson. De même que la classe ouvrière se forme progressivement en réinvestissant diverses traditions collectives, la bourgeoisie, initialement « déchirée par la dissension interne²⁰⁵ », se rassemble face à une aristocratie jugée décadente et une classe ouvrière terrifiante à travers la formation d'une idéologie collective. L'idéologie est alors envisagée, non pas comme un système de signification abstrait²⁰⁶, mais comme un ensemble d'institutions, d'attitudes, d'images et de valeurs, une « culture puissante et unifiée²⁰⁷ », un projet partagé de mise en ordre de soi, de sa classe, de son pays et du monde. Or une telle conception de la classe permet — même si Thompson néglige ce point — d'examiner la place de l'imaginaire genré au sein du processus de formation de la bourgeoisie²⁰⁸. Hall et Davidoff identifient le rôle pivot que joue, dans cette culture naissante, l'idéal d'une vie domestique, si possible rurale, conçue à la fois comme séparée du monde « public » —

le monde des affaires et de la politique, menacé par le chaos —, et comme la source et le but que l'action « publique » doit se donner²⁰⁹. Or cette division public/privé est inséparable d'idées et de normes — constamment « forgées, contestées, retravaillées et réaffirmées » — relatives à la féminité et la masculinité. C'est « l'image d'un *cottage* couvert de roses dans un jardin au sein duquel le Féminin attend et depuis lequel le Masculin s'aventure au-dehors : au travail, à la guerre, dans l'Empire »²¹⁰. Cette dualité masculin-public/féminin-privé est hiérarchique, le féminin-privé étant conçu comme entièrement passif et dépendant d'un masculin-public construit comme actif, indépendant, et subvenant aux besoins du premier²¹¹.

- 49 Mais aux yeux de Hall et Davidoff, une histoire par en bas ne peut en rester à l'étude de la formation sociale d'un imaginaire. Il est encore nécessaire de chercher à reconstituer les expériences de ces femmes, pour voir dans quelle mesure cet imaginaire les assigne effectivement à une sphère séparée ; et, si c'est le cas, dans quelle mesure cette assignation représente un assujettissement. Ce qui apparaît alors en premier lieu, c'est que les bourgeoises n'ont rien de passif : elles travaillent en permanence, et contribuent de mille manières aux succès « publics » de leurs pères, frères, maris et fils. Une activité centrale est le soin accordé aux hommes de la famille, les protégeant du « désordre émotionnel²¹² ». Dans les rangs inférieurs de la bourgeoisie, les femmes participent en réalité souvent très directement à l'entreprise de leur mari, en même temps qu'à l'activité domestique au sein du foyer²¹³. À partir d'un certain rang néanmoins, l'emploi de salariées et de domestiques permet d'éloigner les femmes de telles activités, jugées trop proches du chaos « public » ou de la forme domestique de ce chaos, la saleté et le désordre²¹⁴. Mais elles sont alors chargées d'un travail non moins décisif pour le maintien de la classe et de sa propre position en son sein. Le foyer, loin d'être séparé du monde public, constitue en effet le cœur du fonctionnement de « la Société », que Davidoff théorise dans son premier ouvrage comme un système de consolidation des frontières externes de la classe, de placement des individus au sein de celle-ci, et de démonstration d'autorité culturelle auprès des autres classes. Le « divin foyer » ressemblait souvent davantage au quartier général d'une campagne militaire, et les bourgeoises supposément oisives et délicates se révélaient « aussi agressives, manipulatrices et douées que n'importe quel homme »²¹⁵.
- 50 Peut-on dire, alors, que les bourgeoises n'étaient pas dominées ? Dans une certaine mesure, les hypothèses de Hall et Davidoff convergent avec celles d'une partie de l'histoire féministe étatsunienne des années 1970²¹⁶, qui affirme que l'existence de sphères d'activités et de sociabilités spécifiquement féminines a pu contribuer à l'émergence du féminisme. Hall et Davidoff soulignent ainsi que l'imaginaire des sphères séparées sera au cœur de la rhétorique utilisée par des femmes bourgeoises dans la seconde moitié du XIXe siècle pour exprimer leurs besoins et revendications²¹⁷. Envisager la culture de manière non-essentialiste, comme un ensemble d'attitudes, d'images, de justifications et de valeurs prenant sens à partir des usages qui en sont faits, permet de ne pas disqualifier d'emblée ces formes de résistance, mais de les envisager comme des stratégies contextuelles.
- 51 Pour autant, Davidoff et Hall refusent d'en arriver à la conclusion que les relations ordinaires entre hommes et femmes bourgeois-es seraient de l'ordre de la codépendance et de la coopération plutôt que de la domination²¹⁸. Les activités des femmes s'opèrent en effet toujours dans un cadre patriarcal. Les types d'éducation et d'activité qui leur sont ouverts, *a fortiori* celles pour lesquelles elles peuvent obtenir une

reconnaissance économique et sociale, demeurent extrêmement limités²¹⁹. De manière liée, elles ne bénéficient pas du travail des hommes à même hauteur que ceux-ci bénéficient du leur²²⁰. Si une telle subordination des femmes ne date assurément pas de la fin du XVIIIe siècle, l'imaginaire associant les femmes à une sphère privée séparée a bien pour effet de contribuer à la limitation de leurs opportunités, à l'occultation et « l'appropriation de leur travail physique, intellectuel et émotionnel²²¹ », et à leur relation de dépendance asymétrique à l'égard des hommes.

L'histoire de l'émancipation par les luttes des femmes

- 52 Dans les deux stratégies d'histoire par en bas féministe identifiées jusqu'à présent, les expériences visées par l'enquête sont d'abord les vies quotidiennes, ordinaires des femmes. À travers l'expérience des archives, ces vies peuvent être reconstituées de manière à mettre en lumière à la fois les contraintes considérables s'exerçant sur les femmes, et le pouvoir d'agir que celles-ci parviennent néanmoins à mettre en œuvre — qui constitue le soubassement souterrain des mouvements de résistance plus explicites, ainsi qu'une source d'espoir et d'inspiration pour l'action présente. Pour autant, les luttes déployées plus ouvertement par des femmes restent un objet privilégié pour l'histoire par en bas féministe. C'est celui des écrits des années 1970 de Sheila Rowbotham, Barbara Taylor, Jill Norris et Jill Liddington. Ces textes, s'ils ne se désintéressent pas totalement du féminisme bourgeois²²², restent centrés sur les luttes menées au sein de mouvements populaires ou socialistes, ou proches de ceux-ci. Dès lors, et par relative différence avec la France ou les États-Unis, l'intérêt porte prioritairement sur les luttes de femmes « moins formalisées et moins étudiées²²³ », qui ne revendiquent pas toujours le terme de « féminisme » mais qui manifestent d'une manière ou d'une autre une exigence de justice dans les rapports entre les sexes²²⁴.
- 53 Là encore néanmoins, les archives pourraient sembler introuvables : « les matériaux archivistiques, lorsqu'ils documentent l'existence du féminisme, tendent à favoriser le récit que des féministes plus puissantes et privilégiées ont voulu produire²²⁵ ». Mais là aussi, ces historiennes prônent la persévérance dans la recherche comme l'une des expressions de leur engagement féministe. Liddington et Norris proposent ainsi, dans l'introduction de leur ouvrage consacré au mouvement suffragiste dans le Nord-Ouest de l'Angleterre, un récit de leur enquête qui montre qu'elles ont dû s'accrocher à une certaine « volonté de savoir²²⁶ » féministe et socialiste, une « intuition obsessionnelle²²⁷ » selon laquelle les femmes de classe ouvrière ont joué à l'échelle locale un rôle central dans le mouvement suffragiste.
- 54 L'extension de la définition des archives, et notamment la production d'archives orales, joue ici un rôle de premier plan : la mémoire familiale²²⁸ voire communautaire²²⁹ peut ici suppléer aux lacunes des sources écrites. Liddington et Norris racontent ainsi le tournant qu'a représenté pour leur enquête la rencontre avec la fille de Selina Cooper, une suffragiste très active dans les sociétés locales du Lancashire et du Yorkshire²³⁰ — rencontre qui a initié une série d'entretiens avec d'autres enfants de suffragistes. Il ne s'agit pas pour autant d'avoir un rapport naïf à ces archives orales, ni de négliger les archives écrites : là encore, ce qui est prôné est surtout la confrontation au maximum de sources disponibles, chacune ayant ses apports et limites spécifiques²³¹. Liddington et Norris, ainsi que Taylor dans son travail sur les Owénistes, et Rowbotham dans ses deux ouvrages proposant une histoire globale des résistances des femmes, s'appuient

ainsi largement sur les archives locales (journaux locaux, archives des organisations) ainsi que privées (correspondances, rares mémoires ou autobiographies). Ces archives, si l'on se montre persévérant·e, contiennent souvent des trouvailles inattendues²³². Taylor se base ainsi largement sur le journal owéniste *The Pioneer*, qui ouvre en 1833 une section laissant la parole aux femmes syndicalistes²³³.

- 55 De manière caractéristique, ces historiennes cherchent à communiquer l'expérience de ces archives à leurs lecteur·rices. Rowbotham commence chaque chapitre de son ouvrage de 1972 par une série de citations mises en exergue, principalement de femmes²³⁴. Taylor fait également la part belle à ses sources : le titre de son article de 1979, ainsi que son exergue, sont tirés de la section du journal owéniste évoquée plus haut, et elle cite quasi intégralement la lettre d'une « travailleuse employée pendant dix-huit ans par un atelier de couture du *West End*²³⁵ ». Il s'agit d'abord, là encore, de contester l'imaginaire consignait les femmes à la fragilité ou la résignation, en mettant en évidence la contribution centrale des femmes aux luttes pour l'émancipation. Militantes et non-militantes gagneront ainsi en assurance par le sentiment des choses « déjà accomplies²³⁶ », en même temps qu'elles y puiseront des arguments pour répondre à ceux qui considèrent que les femmes n'ont pas leur place dans les luttes. On retrouve là une différence d'accent par rapport à l'histoire des femmes en France qui, au même moment, insiste davantage sur « la participation médiocre et épisodique des femmes aux luttes ouvrières²³⁷ ».
- 56 Néanmoins, si l'accent est mis dans de nombreux textes anglais sur toutes les formes d'activité militante des femmes, les historiennes cherchent toujours à éclairer conjointement les contraintes et les résistances qui l'ont entravée. De même que les femmes sont progressivement exclues des nouveaux lieux de travail et professions, elles sont exclues de nombre d'organisations syndicales — et c'est l'une des raisons pour lesquelles leurs luttes interviennent souvent « hors du lieu de production²³⁸ ». Lorsqu'elles sont admises dans les syndicats, c'est souvent, ou bien dans des organisations séparées et infériorisées, ou bien dans des rôles infériorisés au sein des organisations mixtes — et il en va de même au sein de la gauche radicale²³⁹. Aussi, les citations de militantes visent également à laisser entendre leur indignation quant à l'oppression subie au sein même des mouvements pour l'émancipation²⁴⁰. Et selon une perspective caractéristique du féminisme socialiste, Rowbotham ou Taylor affirment que cette subordination des femmes au sein des luttes ouvrières et socialistes est allée de pair avec un appauvrissement général de ces luttes elles-mêmes. De même que la tendance à réduire le militantisme à des enjeux économiques ou électoraux aurait contribué à en exclure la veine « utopiste », elle aurait également participé de la secondarisation des enjeux liés aux rapports sociaux de sexe ou à l'imaginaire familial²⁴¹.
- 57 Mais, là encore dans une perspective caractéristique de la *New Left* et de sa réappropriation par le féminisme socialiste, il s'agit pour les historiennes de faire le pari — délibérément optimiste — que les militantes ordinaires ont trouvé le moyen de résister à leur subordination et à la secondarisation des enjeux féministes au sein des luttes ouvrières et socialistes ; et de résister à leur subordination et à la secondarisation des enjeux ouvriers au sein des luttes féministes. Autrement dit, envisager les mouvements ouvrier, socialiste et féministe « par en bas » permettrait également de lutter contre les récits réducteurs les présentant comme des mouvements socialement et idéologiquement homogènes²⁴². Il est possible pour les féministes socialistes des

années 1970 de se réapproprier la mémoire de ces différents mouvements, en créant une relation intime avec ces militantes ordinaires qui refusaient le « sectarisme » et cherchaient à imbriquer « en pratique », dans leurs luttes et leurs rêves, les enjeux féministes et socialistes²⁴³. Il s'agit en somme pour ces historiennes de défendre l'idée que le projet politique auquel elles s'identifient a derrière lui un long héritage. « La conscience de personnes dans les circonstances les plus diverses » du passé et du présent, mais ayant en commun de résister quotidiennement à plusieurs oppressions imbriquées, « est capable de rencontres curieusement intimes »²⁴⁴ : « des liaisons et échos inattendus émergent à travers différentes générations et époques féministes²⁴⁵ ». Et « c'est encourageant de prendre du recul et d'entendre les voix de ces femmes du passé, nous disant que ce projet a aussi une histoire²⁴⁶ ».

Conclusion

- 58 J'ai voulu dans cet article fournir une introduction à l'histoire par en bas féministe socialiste anglaise des années 70, souvent méconnue en France. Cette histoire cherche à développer et promouvoir diverses formes d'expérience des archives, et à travers celles-ci, à créer une connexion à la fois intime et collective aux expériences des femmes du passé. J'ai voulu montrer que cette démarche n'est pas essentialiste. Elle est en effet traversée par une forte attention — en partie héritée de l'histoire par en bas socialiste — portée au caractère hétérogène et multidimensionnel des expériences des femmes du passé ; et cela, même si les expériences ainsi reconstruites par les historiennes ont leurs « points aveugles et silenciements²⁴⁷ », leurs préconstructions et projections. J'ai également cherché à montrer que leur démarche ne relève pas d'un empirisme naïf, puisque l'intimité développée avec les archives n'est jamais synonyme de l'idée d'un accès direct et non problématique à la vérité du passé. Dès lors, si l'histoire féministe des décennies suivantes élabore des réflexions épistémologiques et méthodologiques de plus en plus sophistiquées²⁴⁸, il me semble important de pointer, par-delà les postures de rupture éventuelles, les continuités réelles de ces innovations avec celles menées dans les années 70.
- 59 Un aspect central de ces innovations consiste à rechercher une expérience des archives caractérisée entre autres, on l'a vu, par sa dimension collective. Or si l'intimité développée avec les sources cherche d'emblée à être partagée, c'est que l'histoire par en bas socialiste ou féministe est toujours — plus ou moins directement et explicitement — habitée par une visée politique : celle d'inventer des modes de production et de circulation du savoir radicalement démocratisés, de déconstruire les oppositions entre professionnel·les et profanes, objectivité et subjectivité, neutralité et engagement. De telles « formes sociales de connaissance²⁴⁹ » seraient susceptibles de nourrir un mouvement socialiste et féministe « par en bas ». L'histoire féministe anglaise des années 70 participe ainsi au développement de ces projets de révolution dans la construction et la diffusion des savoirs, visant à articuler « de nouvelles manières de connaître et de chercher des “vérités” » à « des formes d'engagement politique pour l'empouvoirement des femmes »²⁵⁰.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER, Sally & DAVIN, Anna. 1976. « Feminist history » *History Workshop Journal* 1 : 4-6.
- ALEXANDER, Sally & TAYLOR, Barbara. 1981. « In defense of patriarchy » in *People's History and Socialist Theory*. Samuel, Raphael (éd.). Londres : Routledge & Kegan Paul, 370-374.
- ALEXANDER, Sally. 1976. « Women's work in nineteenth-century London » in *The rights and wrongs of women*. Mitchell, Juliet, Oakley, Ann (éds). Harmondsworth : Penguin Books, 58-111.
- BHATTACHARYA, Sabyasachi. 1983. « History from below » *Social scientist* 11 (4) : 2-30.
- BORNAT, Joanna & DIAMOND, Hanna. « Women's history and oral history : Developments and debates » *Women's History Review* 16 (1).
- BORNAT, Joanna & HOSTETTLER, Eve & LIDDINGTON, Jill & VIGNE, Thea. 1977. « Introduction » *Oral History* 5 (2) : 1-5.
- CARRARD, Philippe. 2013. *History as a kind of writing*. Chicago : The University of Chicago Press.
- COLLINI, Stefan. 2006. *Absent minds. Intellectuals in Britain*, Oxford : Oxford University Press.
- CUSSET, François. 2015. *French theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris : La Découverte.
- DAVIDOFF, Leonore. 1986 [1973]. *The best circles*. Londres : The Cresset Library.
- DAVIDOFF, Leonore. 1973. « Above and below stairs » *New society* 24 (551) : 181-183.
- DAVIDOFF, Leonore. 1979. « Class and gender in Victorian England : The diaries of Arthur J. Munby and Hannah Cullwick » *Feminist studies* 5 (1) : 86-141.
- DAVIDOFF, Leonore. 1995. *Worlds between. Historical perspectives on gender and class*. Cambridge : Polity Press.
- DAVIN, Anna. 1972. « Women & history » in *The body politic*. Wandor, Michelene (éd.). Londres : Stage One, 215-224.
- DAVIN, Anna. 1980. « The London feminist history group » *History workshop* 9 : 192-194.
- DAVIN, Anna. 1981. « Feminism and labour history » in *People's History and Socialist Theory*. Samuel, Raphael (éd.). Londres : Routledge & Kegan Paul, 176-181.
- DAVIN, Anna. 1988. « Redressing the balance or transforming the art ? The British experience » in *Retrieving women's history*. Kleinberg, S. Jay (éd.). Oxford : Berg Publishers, 60-78.
- DAVIN, Anna & PARKS, Luke. 2012. « An introduction & index to the material » *History Workshop online*, consulté le 25 septembre 2019. ULR : <https://www.historyworkshop.org.uk/the-history-workshop-archives-an-introduction/>
- DAVIS, Madeleine. 2014. « Edward Thompson's ethics and activism 1956-1963 » *Contemporary British history* 28 (4).
- DAVIS, Madeleine. 2018. « "Among the ordinary people" : New Left involvement in working-class political mobilization 1956-68 » *History Workshop Journal* 86 : 133-159.
- DELAP, Lucy. 2020. *Feminisms. A global history*. Harmondsworth : Penguin.
- DUBY, Georges & PERROT, Michèle. 1991. « Écrire l'histoire des femmes » in *Histoire des femmes en occident*, Paris : Plon.

- DWORKIN, Dennis. 1997. Cultural marxism in postwar Britain. History, the New Left, and the origins of cultural studies. Durham : Duke University Press.
- EDITORIAL COLLECTIVE. 1958. « Editorial » *Universities and Left Review* 4, p. 2.
- EDITORIAL COLLECTIVE. 1982. « History Workshop Journal and feminism » *History Workshop Journal* 13.
- FARGE, Arlette. 1989. *Le goût de l'archive*. Paris : Le Seuil.
- FARGE, Arlette. 2019. *Vies oubliées. Au cœur du XVIIIe siècle*, Paris : La Découverte.
- FIELDHOUSE, Roger. 2013. « Thompson, the adult educator » in *E. P. Thompson and English radicalism*, Fieldhouse, Roger & Taylor, Richard (éds.). Manchester : Manchester University Press, 26-39.
- GALLAND, Bruno. 2020. *Les archives*. Paris : PUF.
- GOODWAY, Davis. 1996. « E. P. Thompson and the making of *The making of the English working class* » in *Beyond the walls*. Taylor, Richard (éd.). Leeds : University of Leeds.
- HALL, Catherine. 1977. « Married women at home in Birmingham in the 1920's and 1930's » *Oral History* 5 (2) : 62-83.
- HALL, Catherine. 1979. « The early formation of Victorian domestic ideology » in *Fit work for women*. Burman, Sandra (éd.). Londres : Routledge, 15-32.
- HALL, Catherine. 1981. « Gender Divisions and Class Formation in the Birmingham Middle Class, 1780-1850 » in *People's History and Socialist Theory*. Samuel, Raphael (éd.). Londres : Routledge & Kegan Paul.
- HALL, Catherine. 1992. *White, male and middle-class. Explorations in feminism and history*. Cambridge : Polity Press.
- HALL, Catherine & DAVIDOFF, Leonore. 2019 [1987]. *Family fortunes. Men and women of the English middle class 1780-1850*. Londres : Routledge, p. xv.
- HALL, Stuart. 1958. « A sense of classlessness » *Universities and Left Review* 5 : 26-32.
- HARDING, Arthur & SAMUEL, Raphael. 1981. *East End Underworld. Chapters in the life of Arthur Harding*. Londres : Routledge.
- HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel », transcriptions dans la collection privée de l'auteur.
- HARRISON, Brian. 1987. « Interview with Raphael Samuel », transcriptions dans la collection privée de l'auteur.
- HAUCHECORNE, Mathieu. 2019. *La gauche américaine en France*. Paris : CNRS Éditions.
- HULAK, Florence. 2012. *Sociétés et mentalités. La science historique de Marc Bloch*. Paris : Hermann.
- JOLLY, Margaretta. 2019. *Sisterhood and after. An oral history of the UK Women's Liberation Movement, 1968-present*. New York : Oxford University Press.
- KITTERINGHAM, Jennie. 1973. *Country Girls in 19th Century England*. History Workshop Pamphlet no. 11, Ruskin.
- LIDDINGTON, Jill & NORRIS, Jill. 2000 [1978]. *One hand tied behind us. The rise of the women's suffrage movement*. Londres : Rivers Oram Press.

- LIDDINGTON, Jill. 1977. « Rediscovering suffrage history » *History workshop 4* : 192-202.
- LIDDINGTON, Jill. 2003. *Nature's domain. Ann Lister and the landscape of desire. Hebden Bridge : Pennine Pens.*
- LIGHT, Alison. 2019. *A radical romance. A memoir of love, grief and consolation*, Westminster : Penguin.
- MERRILL, Michael. 1976. « An interview with E.P. Thompson » *Radical history review* 12 : 4-25.
- MORGAN, Sue (éd.). 2006. *The feminist history reader*. Londres : Routledge.
- OXFORD UNIVERSITY SOCIALIST DISCUSSION GROUP (éd.). 1989. *Out of apathy. Voices of the New Left 30 years on*. Londres : Verso.
- PALMER, Bryan D. 1994. *E.P. Thompson. Objections and oppositions*, Londres : Verso.
- PARKER, Christopher. 1990. *The English historical tradition since 1850*. Édimbourg : John Donald.
- POTIN, Yann. 2013. « L'historien en "ses" archives », in *À quoi pensent les historiens*, Granger, Christophe (éd.). Paris : Éditions Autrement, 101-117.
- PURVIS, June. 1995. « Women's history in Britain. An overview » *The European Journal of Women's Studies* 33 (2).
- RAMAZANOGLU, Caroline. 1992. « On feminist methodology : male reason versus female empowerment » *Sociology* 26 (2), p. 207-212.
- RENDALL, Jane. 1991. « 'Uneven developments' : Women's history, feminist history and gender history in Great Britain » in *Writing women's history. International perspectives*, OFFEN, Karen et al. (éd.). Basingstoke : Macmillan.
- ROWBOTHAM, Sheila. 1972. « The beginnings of women's liberation in Britain » in *The body politic*. Wandor, Michelene (éd.). Londres : Stage One, 91-102.
- ROWBOTHAM, Sheila. 1973. *Hidden from history : 300 years of women's oppression and the fight against it*. Londres : Pluto Press.
- ROWBOTHAM, Sheila. 2014 [1974]. *Women, resistance and revolution. A history of women and revolution in the modern world*. Londres : Verso.
- ROWBOTHAM, Sheila. 2013. « Introduction. Beyond the fragments » in *Beyond the fragments. Feminism and the making of socialism*. Rowbotham, Sheila & Segal, Lynne & Wainwright, Hilary (éds.). Pontypool : Merlin Press, 7-25.
- ROWBOTHAM, Sheila. 2019 [2001]. *Promise of a dream. Remembering the sixties*. Londres : Verso.
- SAMUEL, Raphael. 1957. « Universities & Left Review Club » *Universities and Left Review* 2, p. 79.
- SAMUEL, Raphael. 1959. « Class and classlessness » *Universities and Left Review* 6, p. 50.
- SAMUEL, Raphael (éd.). 1975. *Village life and labour*. Londres : Routledge & Kegan Paul.
- SAMUEL, Raphael. 1976. « Local history and oral history » *History Workshop Journal* 1 : 191-208.
- SAMUEL, Raphael (éd.). 1977. *Miners, quarrymen and saltworkers*. Londres : Routledge & Kegan Paul.
- SAMUEL, Raphael (éd.). *People's history and socialist theory*. Londres : Routledge.
- SAMUEL, Raphael (éd.). 1991. *History Workshop : A collectanea 1967-1991*. Oxford : History Workshop.
- SAMUEL, Raphael. 1994. *Theatres of memory*, Londres : Verso.
- SAPIRO, Gisèle (éd.). 2009. *L'espace intellectuel en Europe*. Paris : La Découverte.

- SCOTT, Joan W. 1986. « Gender : A useful category of historical analysis » *The American Historical Review* 91 (5) : 1053-1075.
- SCOTT, Joan W. 1991. « The evidence of experience » *Critical inquiry* 17 (4) : 773-797.
- SCOTT-BROWN, Sophie. 2016. « The art of the organiser : Raphael Samuel and the origins of the History Workshop » *History of Education* 45 (3).
- SCOTT-BROWN, Sophie. 2017. *The histories of Raphael Samuel. A portrait of a people's historian*, Acton : ANU Press.
- SEGAL, Lynne. 2007. « Look back in anger : Men in the fifties » in *Slow motion. Changing masculinities, changing men*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- SMITH, Dorothy. 1974. « Women's perspective as a radical critique of sociology » *Sociological inquiry* 44 (1) : 7-13.
- SMITH-ROSENBERG, Carroll. 1975. « The female world of love and ritual : relations between women in nineteenth century America » *Signs* 1 (1) : 1-29.
- TAYLOR, Barbara. 1979. « 'The men are as bad as their masters...' : Socialism, feminism, and sexual antagonism in the London tailoring trade in the early 1830s » *Feminist studies* 5 (1) : 7-40.
- TAYLOR, Barbara. 1981. « Socialist feminism : utopian or scientific ? » in *People's History and Socialist Theory*. Samuel, Raphael (éd.). Londres : Routledge & Kegan Paul, 158-163.
- TAYLOR, Barbara. 1983. *Eve and the new Jerusalem*. Londres : Virago Press.
- TAYLOR, Barbara. 2015. *The last asylum. A memoir of madness in our times*. Chicago : University of Chicago Press.
- THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*. Lyon : ENS Éditions.
- THOMPSON, E.P. 1957. « God & King & Law » *The New Reasoner* 3.
- THOMPSON, E.P. 1959. « Commitment in politics » *Universities and Left Review* 6.
- THOMPSON, E.P. 1960. « Revolution again ! Or shut your ears and run » *New Left Review* 6.
- THOMPSON, E. P. 1991 [1963]. *The making of the English working class*. Harmondsworth.
- THOMPSON, E. P. 1966. « History from below » *Times literary supplement*, p. 279-280.
- THOMPSON, E. P. 1978. *The poverty of theory, and other essays*. Londres : Merlin Press.
- THOMPSON, E.P. & SAMUEL, Raphael. 1993. « Theory and evidence » *History Workshop* 35.
- THOMPSON, Paul. 2002. « Obituary : Theo Barker 1923-2001 » *Oral history* 30 (1).
- VÉDIE, Léa. 2020. « Une lutte à soi. La politique en première personne des féministes des années 1970 » *Nouvelles questions féministes* 39 (1) : 16-32.
- WANDOR, Michelene. 1990 (éd.). *Once a feminist. Stories of a generation*. Londres : Virago Press.

NOTES

1. SCOTT, Joan W. 1986. « Gender : A useful category of historical analysis » *The American Historical Review* 91 (5) : 1053-1075 ; 1991. « The evidence of experience » *Critical inquiry* 17 (4) : 773-797.
2. SCOTT, Joan W. 1991. « The evidence of experience » p. 782.
3. C'est-à-dire au-delà de leur seule définition légale — en France, « l'ensemble des documents [...] produits ou reçus par toute personne physique ou morale et par tout service ou organisme

public ou privé dans l'exercice de leur activité ». Voir GALLAND, Bruno. 2020. *Les archives*. Paris : PUF, p. 3.

4. FARGE, Arlette. 1989. *Le Goût de l'archive*, Paris : Le Seuil, p. 11.

5. SCOTT, Joan W. 1991. « The evidence of experience », p. 797.

6. Voir CUSSET, François. 2015. *French theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris : La Découverte.

7. Voir par exemple les textes de la deuxième partie de MORGAN, Sue (éd.). 2006. *The Feminist history reader*. New York : Routledge, p. 131-203.

8. Mon angle d'analyse me conduit à privilégier les historiennes se revendiquant féministes, et parmi ces dernières, les historiennes féministes socialistes liées au *History Workshop*. Une histoire « par en bas » de l'histoire des femmes et/ou féministe des années 1970 devrait assurément compléter et corriger cette analyse. Sur le féminisme radical comme « voix minoritaire » au sein de l'histoire des femmes anglaises, portée notamment par Sheila Jeffreys, ainsi que sur les travaux du groupe d'histoire lesbienne, voir RENDALL, Jane. 1991. « 'Uneven developments': Women's history, feminist history and gender history in Great Britain » in *Writing women's history. International perspectives*, OFFEN, Karen et al. (éd.). Basingstoke : Macmillan, p. 48 ; PURVIS, June. 1995. « Women's history in Britain. An overview » *The European Journal of Women's Studies* 33 (2).

9. Sur la notion de label en histoire intellectuelle, voir HAUCHECORNE, Mathieu. 2019. *La gauche américaine en France*. Paris : CNRS Éditions, p. 16. E.P. Thompson utilise l'expression « *history from below* » en 1966 (THOMPSON, E. P. 1966. « History from below » *Times literary supplement*, p. 279-280), mais elle ne se généralise que plus tard : voir par exemple BHATTACHARYA, Sabyasachi. 1983. « History from below » *Social scientist* 11 (4) : 2-30.

10. Voir HULAK, Florence. 2012. *Sociétés et mentalités. La science historique de Marc Bloch*. Paris : Hermann, p. 21-31.

11. Voir par exemple SAPIRO, Gisèle (éd.). 2009. *L'espace intellectuel en Europe*. Paris : La Découverte.

12. Du fait des circonstances sanitaires, seulement deux entretiens complets avec des historiennes ont pu être menés pour l'instant par visioconférence. Ma recherche dans les archives anglaises ayant également dû être différée, je m'appuie sur les sources disponibles en ligne (voir par exemple http://banmarchive.org.uk/archive_index.htm et <https://www.historyworkshop.org.uk/the-history-workshop-archives-an-introduction/>) ainsi que sur la précieuse collection publiée à l'occasion des 25 ans du *History Workshop* : SAMUEL, Raphael (éd.). 1991. *History Workshop : A collectanea 1967-1991*. Oxford : History Workshop. En outre, je remercie vivement Sophie Scott-Brown de m'avoir permis de consulter ses transcriptions des trois entretiens de Raphael Samuel avec Brian Harrison.

13. Voir les références utilisées en parties 1 et 2. Je m'appuie également sur DWORKIN, Dennis. 1997. *Cultural marxism in Postwar Britain*. Durham : Duke University Press.

14. Je m'appuie notamment sur DAVIS, Madeleine. 2018. « "Among the ordinary people" : New Left involvement in working-class political mobilization 1956-68 » *History Workshop Journal* 86 : 133-159 ; JOLLY, Margareta. 2019. *Sisterhood and after. An oral history of the UK Women's Liberation Movement, 1968-present*. New York : Oxford University Press.

15. Pour leurs biographies intellectuelles, voir PALMER, Bryan D. 1994. *E.P. Thompson. Objections and oppositions*, Londres : Verso ; SCOTT-BROWN, Sophie. 2017. *The histories of Raphael Samuel. A portrait of a people's historian*, Acton : ANU Press.

16. RUSTIN, Michael. 1989. « The New Left as a social movement » in *Out of apathy. Voices of the New Left 30 years on*, Oxford University Socialist Discussion Group (éd.). Londres : Verso, p. 117-129.

17. SAMUEL, Raphael. 1989. « Born-again socialism » in *Out of apathy*, p. 39-59.

18. COLLINI, Stefan. 2006. *Absent minds. Intellectuals in Britain*, Oxford : Oxford University Press, p. 145.

19. Voir par exemple les différentes contributions au numéro 2 de *Universities and Left Review* (été 1957).
20. SAMUEL, Raphael. 1957. « Universities & Left Review Club » *Universities and Left Review* 2, p. 79.
21. EDITORIAL COLLECTIVE. 1958. « Editorial » *Universities and Left Review* 4, p. 2.
22. SAMUEL, Raphael. 1959. « Class and classlessness » *Universities and Left Review* 6, p. 50.
23. THOMPSON, E.P. 1959. « Commitment in politics » *Universities and Left Review* 6, p. 51.
24. SAMUEL, Raphael. 1957. « Universities & Left Review Club », p. 79.
25. Débat qui transparait par exemple dans les réponses de Thompson et Samuel à l'article de Hall sur l'état de la classe ouvrière contemporaine : HALL, Stuart. 1958. « A sense of classlessness » *Universities and Left Review* 5 : 26-32 ; THOMPSON, E.P. 1959. « Commitment in politics » ; SAMUEL, Raphael. 1959. « Class and classlessness ».
26. HARRISON, Brian. 1987. « Interview with Raphael Samuel », transcriptions dans la collection privée de l'auteur. Les membres de la *New Left* sont plus divisés sur la question du rapport aux organisations et des stratégies électorales.
27. THOMPSON, E.P. 1959. « Commitment in politics », p. 64.
28. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Catherine Hall » in *Once a feminist. Stories of a generation*. Wandor, Michelene (éd.). Londres : Virago Press, p. 223.
29. Voir les contributions rassemblées dans le sixième chapitre de *Out of apathy*, p. 107-117.
30. SEGAL, Lynne. 2007. « Look back in anger : Men in the fifties » in *Slow motion. Changing masculinities, changing men*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
31. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Sheila Rowbotham » in *Once a feminist*, p. 37-38.
32. BORNAT, Joanna & HOSTETTLER, Eve & LIDDINGTON, Jill & VIGNE, Thea. 1977. « Introduction » *Oral History* 5 (2) : p. 1-5.
33. ALEXANDER, Sally. 2019. « Foreword » in *Sisterhood and after*, p. 7.
34. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Sheila Rowbotham » in *Once a feminist*, p. 36. Pour un parallèle avec le féminisme étatsunien et français sur ce point, voir VÉDIE, Léa. 2020. « Une lutte à soi. La politique en première personne des féministes des années 1970 » *Nouvelles questions féministes* 39 (1) : 16-32.
35. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Sheila Rowbotham », p. 38.
36. Même si Margareta Jolly invite à la prudence sur ce point : Rowbotham ayant été à la fois une actrice centrale et l'une des premières historiennes du mouvement, la tendance — féministe socialiste — dont elle se revendique a pu être mise au premier plan au risque d'occulter la grande diversité et conflictualité du paysage des luttes de femmes et féministes, y compris au début des années 1970. Voir JOLLY, Margareta. 2019. *Sisterhood and after*, p. 26-27.
37. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Sheila Rowbotham », p. 38.
38. JOLLY, Margareta. 2019. *Sisterhood and after*, p. 29-39.
39. Voir par exemple WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Anna Davin », p. 65 ; « Interview with Catherine Hall », p. 173.
40. JOLLY, Margareta. 2019. *Sisterhood and after*, p. 39-49.
41. *Ibid.*, p. 41.
42. Je rejoins ici les analyses de VÉDIE, Léa. 2020. « Une lutte à soi », relatives aux luttes autour de la définition du « soi », du « nous » et du « eux » au sein du féminisme radical étatsunien et du MLF français.
43. THOMPSON, E. P. 1991 [1963]. *The making of the English working class*. Harmondsworth : Penguin, p. 9 ; THOMPSON, E.P. 1978. « The Poverty of theory or An Orrery of errors » in *The poverty of theory and other essays*, p. 12-177.
44. THOMPSON, E. P. 1963. *The making of the English working class*, p. 9. Le terme de « sociologie » est alors souvent utilisé comme une notion floue dénonçant des approches importées des États-Unis, utilisant des modèles anhistoriques et fonctionnalistes, et politiquement conservatrices.

45. Voir les notes 22 et 28. Voir également THOMPSON, E.P. 1965. « The peculiarities of the English » in *The poverty of theory and other essays*. Londres : Merlin, p. 204-247 ; et le débat mémorable entre Thompson et Richard Johnson lors de la 13^e édition du *History Workshop*, relaté par Samuel dans SAMUEL, Raphael (éd.). *People's history and socialist theory*. Londres : Routledge, p. 376-378.
46. C'est l'objet de l'ouvrage de COLLINI, Stefan. 2006. *Absent minds*.
47. THOMPSON, E.P. 1978. « The Poverty of theory or An Orrery of errors », p. 65. L'histoire par en bas s'oppose en cela, dans une certaine mesure, à la posture incarnée par la revue *Past & Present*, dont le sous-titre initial (entre 1952 et 1958) est *A Journal of scientific history*.
48. COLLINI, Stefan. 2006. *Absent minds*, p. 173.
49. THOMPSON, E.P. 1959. « Commitment in politics », p. 52.
50. THOMPSON, E. P. 1963. *The making of the English working class*, p. 32.
51. Voir la note 28.
52. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel » : « I had the experience which I know that at least one other person in *History Workshop* Tim Mason had, and which I suspect you may have had, Brian, of very great disappointment when I moved from school to Oxford ».
53. Voir PARKER, Christopher. 1990. *The English historical tradition since 1850*. Édimbourg : John Donald.
54. THOMPSON, E.P. 1957. « God & King & Law » *The New Reasoner* 3, p. 78.
55. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*. Lyon : ENS Éditions, p. 40.
56. HARRISON, Brian. 1987. « Interview with Raphael Samuel ».
57. RENDALL, Jane. 1991. « "Uneven developments" », p. 46.
58. *Ibid.*, p. 47.
59. *Ibid.*, p. 45-47.
60. DAVIN, Anna. 1980. « The London feminist history group » *History workshop* 9, p. 192.
61. *Ibid.*
62. FIELDHOUSE, Roger. 2013. « Thompson, the adult educator » in *E. P. Thompson and English radicalism*, Fieldhouse, Roger & Taylor, Richard (éds.). Manchester : Manchester University Press, 26-39.
63. RENDALL, Jane. 1991. « "Uneven developments" », p. 47.
64. BORNAT, Joanna & DIAMOND, Hanna. « Women's history and oral history : Developments and debates » *Women's History Review* 16 (1), p. 6.
65. Ni Thompson ni Samuel n'iront jusqu'au bout de leurs doctorats respectifs, entrepris dans les deux cas sous des pressions extérieures. Plus généralement, les historien·nes auxquelles on s'intéresse ici partagent, à un degré plus ou moins fort, une défiance à l'égard de tout ce qui peut être perçu comme de l'individualisme ou du carriérisme : la posture dominante consiste plutôt à « [vivre] pour la politique et [gagner] assez d'argent pour survivre » (WANDOR, Michéline. 1990. « Interview with Sheila Rowbotham », in *Once a feminist*, p. 41).
66. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ». Voir aussi POTIN, Yann. 2013. « L'historien en "ses" archives », in *À quoi pensent les historiens*, Granger, Christophe (éd.). Paris : Éditions Autrement, p. 101.
67. SCOTT-BROWN, Sophie. 2016. « The art of the organiser : Raphael Samuel and the origins of the History Workshop » *History of Education* 45 (3), p. 387.
68. Dans son entretien de 1979 avec Harrison, Samuel pointe par exemple la manière dont les chroniques de Henry Mayhew deviennent une source historique centrale à partir du milieu des années 1960.
69. On pourrait reconstituer le canon littéraire de l'histoire par en bas, dans lequel des auteurs comme Hardy et Dickens trouveraient une place de choix.
70. En 1964-65, un groupe d'histoire sociale se constitue à Oxford auquel participe Samuel, et qui cherche à rompre avec les méthodes d'Oxford à travers la lecture collective de textes, autour de

thématiques considérées comme originales, notamment la religion. Le premier texte à être étudié est les *Pensées* de Pascal. Voir SAMUEL, Raphael (éd.). 1991. *History Workshop : A collectanea 1967-1991*, p. 94-101.

71. Voir par exemple HARDING, Arthur & SAMUEL, Raphael. 1981. *East End Underworld. Chapters in the life of Arthur Harding*. Londres : Routledge.

72. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ».

73. SAMUEL, Raphael. 1976. « Local history and oral history » *History Workshop Journal* 1, p. 192. Voir aussi FARGE, Arlette. 1989. *Le Goût de l'archive*, p. 46.

74. SAMUEL, Raphael. 1976. « Local history and oral history », p. 191 ; FARGE, Arlette. 2019. *Vies oubliées. Au cœur du XVIIIe siècle*, Paris : La Découverte, p. 382.

75. THOMPSON, E.P. & SAMUEL, Raphael. 1993. « Theory and evidence » *History Workshop* 35, p. 274.

76. MERRILL, Michael. 1976. « An interview with E.P. Thompson » *Radical history review* 12 : 4-25 ; HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel » ; FARGE, Arlette. 1989. *Le Goût de l'archive*, p. 48.

77. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ».

78. MERRILL, Michael. 1976. « An interview with E.P. Thompson » ; FARGE, Arlette. 1989. *Le Goût de l'archive*, p. 15, 48.

79. Dans le récit autobiographique centré sur sa relation avec Samuel, Alison Light décrit la manière dont la maison de celui-ci était littéralement envahie par les documents, par divers « objets humbles » et « curiosités », ainsi que par d'innombrables images faisant de la maison une véritable « archive d'imaginaire politique » : LIGHT, Alison. 2019. *A radical romance. A memoir of love, grief and consolation*, Westminster : Penguin, p. 69, 76-77.

80. SAMUEL, Raphael (éd.). 1991. *History Workshop : A collectanea 1967-1991*, p. 77.

81. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ».

82. FARGE, Arlette. 2019. *Vies oubliées*, p. 228.

83. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ».

84. FARGE, Arlette. 1989. *Le Goût de l'archive*.

85. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 73.

86. WANDOR, Michéline. 1990. « Introduction » in *Once a feminist*, p. 2. Wandor évoque ici l'effet qu'a provoqué chez elle la première conférence du Mouvement de Libération des Femmes à Ruskin, que j'évoque dans la quatrième partie de cet article.

87. THOMPSON, E.P. 1957. « God & King & Law », p. 79.

88. FARGE, Arlette. 1989. *Le Goût de l'archive*, p. 50-51.

89. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel Harrison 1 » : « when - and we both do this in our work - we try to use quotations to make the kind of decisive point : nevertheless there is a kind of ventriloquy in that. We've chosen which is, you know, the poignant, the pregnant, the symbolic. » ».

90. Sur cette évolution plus large dans l'écriture de l'histoire, voir CARRARD, Philippe. 2013. *History as a kind of writing*. Chicago : The University of Chicago Press, p. 76-85.

91. *Ibid.*, p. 61-62.

92. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel Harrison 1 » : « the first thing was accessibility ».

93. *Ibid.* : « and you'll find if you look through that work that, I mean, it often does have a literary quality it's quite true, sometimes a very fine literary quality, I mean, as in Edward's work, which I think... is quite self-consciously literary ».

94. Voir FIELDHOUSE, Roger. 2013. « Thompson, the adult educator ».

95. GOODWAY, Davis. 1996. « E.P. Thompson and the making of *The making of the English working class* » in *Beyond the walls*. Taylor, Richard (éd.). Leeds : University of Leeds.

96. MERRILL, Michael. 1976. « An interview with E.P. Thompson ».

97. THOMPSON, E. P. 1963. *The making of the English working class*, p. 12. Paul Thompson note cependant qu'E.P. Thompson était, du moins initialement, ouvertement hostile au développement de l'histoire orale : THOMPSON, Paul. 2002. « Obituary : Theo Barker 1923-2001 » *Oral history* 30 (1), p. 20.
98. THOMPSON, E. P. 1963. *The making of the English working class*, p. 11.
99. DAVIS, Madeleine. 2014. « Edward Thompson's ethics and activism 1956-1963 » *Contemporary British history* 28 (4) : 438-456.
100. THOMPSON, E. P. 1963. *The making of the English working class*, p. 14.
101. *Ibid.*, p. 54.
102. *Ibid.*, p. 57.
103. *Ibid.*, p. 54.
104. THOMPSON, E.P. 1960. « Revolution again ! Or shut your ears and run » *New Left Review* 6, p. 24.
105. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ».
106. *Id.*
107. SAMUEL, Raphael (éd.). 1991. *History Workshop : A collectanea 1967-1991*, p. 77-78.
108. *Ibid.*
109. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ».
110. SAMUEL, Raphael (éd.). 1991. *History Workshop : A collectanea 1967-1991*, p. 105.
111. *Ibid.*, p. 154.
112. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ».
113. DAVIN, Anna & PARKS, Luke. 2012. « An introduction & index to the material » *History Workshop online*, consulté le 25 septembre 2019. URL : <https://www.historyworkshop.org.uk/the-history-workshop-archives-an-introduction/>
114. La liste de ces ouvrages est disponible dans SAMUEL, Raphael (éd.). 1991. *History Workshop : A collectanea 1967-1991*.
115. *Ibid.*, p. 102-104.
116. *Ibid.*, p. 118.
117. Samuel est l'un des membres du groupe à l'origine du journal *Oral History* qui commence à circuler sous forme de bulletin à partir de 1969. Voir THOMPSON, Paul. 2002. « Obituary : Theo Barker 1923-2001 », p. 20.
118. Voir par exemple les introductions et premières parties, rédigées par Samuel, des ouvrages collectifs *Village Life and Labour* et *Miners, quarrymen and saltworkers* (SAMUEL, Raphael (éd.). 1977. Londres : Routledge & Kegan Paul).
119. HARRISON, Brian. 1979. « Interview with Raphael Samuel ».
120. SCOTT-BROWN, Sophie. 2017. *The histories of Raphael Samuel*, p. 117.
121. ALEXANDER, Sally & DAVIN, Anna. 1976. « Feminist history » *History Workshop Journal* 1, p. 4.
- DAVIN, Anna. 1988. « Redressing the balance or transforming the art ? The British experience », p. 63.
122. Une étudiante suisse, décédée dans un accident de voiture durant l'été de 1970.
123. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Sally Alexander », p. 84-85.
124. *Id.*
125. *Ibid.*, p. 81.
126. Voir l'entretien avec Barbara Winslow enregistré en 2014 dans le cadre du projet d'histoire orale *Voices of the University: Memories of Warwick 1965-2015*. URL : <https://wdc.contentdm.oclc.org/digital/collection/warwick/id/215/rec/1>
127. WANDOR, Michelene. 1990. « Introduction », p. 1.
128. ROWBOTHAM, Sheila. 2019 [2001]. *Promise of a dream. Remembering the sixties*. Londres : Verso, p. 175. Pour divers récits de l'évènement, voir WANDOR, Michelene. 1990. « Introduction », p. 5 ; « Interview with Sally Alexander », p. 87-89.

129. PURVIS, June. 1995. « Women's history in Britain. An overview », p. 4. Tout en reconnaissant l'importance de l'évènement, Margaretta Jolly invite néanmoins à se souvenir qu'il ne concerne qu'un nombre très limité de femmes et de féministes : JOLLY, Margaretta. 2019. *Sisterhood and after*, p. 39-43.
130. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 52.
131. JOLLY, Margaretta. 2019. *Sisterhood and after*, p. 81-109.
132. Les deux exceptions sont Leonore Davidoff, qui a grandi aux États-Unis et vient en Angleterre en 1953 ; et Barbara Taylor, qui a grandi au Canada et vient en Angleterre en 1971.
133. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Sally Alexander », p. 91.
134. JOLLY, Margaretta. 2019. *Sisterhood and after*, p. 108.
135. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Sheila Rowbotham », p. 37-38.
136. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Anna Davin », p. 56 ; « Interview with Sally Alexander », p. 83-84 ; TAYLOR, Barbara. 2015. *The last asylum. A memoir of madness in our times*. Chicago : University of Chicago Press, p. 14-16.
137. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Catherine Hall », p. 175.
138. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 53.
139. Principalement, la participation aux manifestations, le soutien de grèves (Sally Alexander a par exemple été impliquée dans la *Night cleaners' campaign* de 1970-73), la fondation et l'animation de *Women's centers*, ainsi que jusqu'en 1975 en tout cas, la participation aux conférences nationales de libération des femmes.
140. Voir par exemple WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Anna Davin », p. 66-67.
141. RENDALL, Jane. 1991. « "Uneven developments" », p. 45. Sur les tensions éventuelles entre cette activité d'enseignement et de recherche et des formes de militantisme plus directement orientées vers l'action, voir WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Catherine Hall », p. 175.
142. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Anna Davin », p. 62 ; « Interview with Catherine Hall », p. 175.
143. DAVIN, Anna. 1980. « The London feminist history group ».
144. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Anna Davin », p. 68-69.
145. *Ibid.*, p. 62.
146. ALEXANDER, Sally. 2019. « Foreword » in *Sisterhood and after*, p. 9.
147. L'un des éditoriaux du premier numéro, co-écrit par Alexander et Davin, s'intitule « *Feminist history* » : ALEXANDER, Sally & DAVIN, Anna. 1976. « *Feminist history* ».
148. EDITORIAL COLLECTIVE. 1982. « History Workshop Journal and feminism » *History Workshop Journal* 13, p. 1.
149. FARGE, Arlette. 1989. *Le Goût de l'archive*, p. 27.
150. Sur cette tendance aux États-Unis et en France, voir THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 113-114.
151. RENDALL, Jane. 1991. « "Uneven developments" », p. 47.
152. *Ibid.* Il y a bien sûr des exceptions : voir par exemple ROWBOTHAM, Sheila. 2014 [1974]. *Women, resistance and revolution. A history of women and revolution in the modern world*. Londres : Verso.
153. RENDALL, Jane. 1991. « "Uneven developments" », p. 53.
154. PURVIS, June. 1995. « Women's history in Britain. An overview », p. 13.
155. Voir par exemple HALL, Catherine. 1992. *White, male and middle-class. Explorations in feminism and history*. Cambridge : Polity Press, p. 19.
156. DAVIN, Anna. 1988. « Redressing the balance or transforming the art? The British experience », p. 63.
157. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 59-62.
158. ROWBOTHAM, Sheila. 1973. *Hidden from history: 300 years of women's oppression and the fight against it*. Londres : Pluto Press.

159. DAVIN, Anna. 1988. « Redressing the balance or transforming the art? The British experience », p. 70.
160. DAVIN, Anna. 1981. « Feminism and labour history » in *People's History and Socialist Theory*. Samuel, Raphael (éd.). Londres : Routledge & Kegan Paul, p. 176.
161. DAVIN, Anna. 1972. « Women & history » in *The body politic*. Wandor, Michelene (éd.). Londres : Stage One, p. 220.
162. WANDOR, Michelene. 1990. « Interview with Anna Davin », p. 60.
163. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 67.
164. ALEXANDER, Sally. 1976. « Women's work in nineteenth-century London », in *The rights and wrongs of women*. Mitchell, Juliet, Oakley, Ann (éds). Harmondsworth : Penguin Books, p. 41, 62.
165. DAVIN, Anna. 1988. « Redressing the balance or transforming the art? The British experience », p. 68.
166. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 77-78.
167. BORNAT, Joanna & DIAMOND, Hanna. « Women's history and oral history : Developments and debates », p. 5.
168. Certaines communications sont ensuite publiées dans un numéro du journal *Oral History* consacré à l'histoire orale des femmes (5(2)) — qui sera suivi de trois autres numéros sur le même thème (1982, 1993, 2002).
169. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 75.
170. FARGE, Arlette. 2019. *Vies oubliées*, p. 13-16
171. DAVIN, Anna. 1972. « Women & history », p. 218.
172. DAVIN, Anna. 1988. « Redressing the balance or transforming the art? The British experience », p. 67.
173. *Id.*
174. DAVIN, Anna. 1972. « Women & history », p. 218.
175. WANDOR, Michelene. 1990. « Introduction », p. 6.
176. ALEXANDER, Sally. 1976. « Women's work in nineteenth-century London », p. 63 ; 109.
177. *Ibid.*, p. 109.
178. KITTERINGHAM, Jennie. 1973. *Country Girls in 19th Century England. History Workshop Pamphlet* no. 11, Ruskin, p. 15.
179. DAVIDOFF, Leonore. 1995. *Worlds between. Historical perspectives on gender and class*. Cambridge : Polity Press, p. 13.
180. *Id.*
181. DAVIDOFF, Leonore. 1979. « Class and gender in Victorian England : The diaries of Arthur J. Munby and Hannah Cullwick » *Feminist studies* 5 (1) : 86-141
182. DAVIDOFF, Leonore. 1973. « Above and below stairs » *New society* 24 (551) : 181-183.
183. ALEXANDER, Sally & DAVIN, Anna. 1976. « Feminist history », p. 5.
184. DAVIN, Anna. 1972. « Women & history », p. 224.
185. ALEXANDER, Sally & DAVIN, Anna. 1976. « Feminist history », p. 4.
186. ALEXANDER, Sally. 1976. « Women's work in nineteenth-century London », p. 59.
187. *Ibid.*, p. 76.
188. Voir sur ce point le témoignage de Thea Thompson : <https://sounds.bl.uk/Oral-history/Oral-historians/021M-C1149X0005XX-0001V0>
189. MORGAN, Sue (éd.). 2006. *The Feminist history reader*, p. 74-104.
190. Même si le résultat de ce travail, *Family fortunes*, ne paraîtra qu'en 1987, je l'inclus néanmoins dans cette étude car c'est le produit d'un travail entamé dès la seconde moitié des années 70. Sur l'apparition concomitante de ces nouveaux domaines d'investigation historique en France et aux États-Unis, voir THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 92.

191. HALL, Catherine. 1977. « Married women at home in Birmingham in the 1920's and 1930's » *Oral History* 5 (2), p. 62.
192. HALL, Catherine & DAVIDOFF, Leonore. 2019 [1987]. *Family fortunes*, p. 31.
193. DAVIDOFF, Leonore. 1995. *Worlds between*, p. 11.
194. HALL, Catherine. 1977. « Married women at home in Birmingham in the 1920's and 1930's », p. 69.
195. HALL, Catherine & DAVIDOFF, Leonore. 1987. *Family fortunes*, p. 462.
196. DAVIDOFF, Leonore. 1995. *Worlds between*, p. 17.
197. *Ibid.*, p. 72.
198. *Id.*
199. HALL, Catherine. 1977. « Married women at home in Birmingham in the 1920's and 1930's », p. 81.
200. DAVIDOFF, Leonore. 1986 [1973]. *The best circles*. Londres : The Cresset Library, p. 18.
201. HALL, Catherine & DAVIDOFF, Leonore. 1987. *Family fortunes*, p. xviii.
202. DAVIDOFF, Leonore. 1995. *Worlds between*, op. cit., p. 22.
203. HALL, Catherine. 1979. « The early formation of Victorian domestic ideology » in *Fit work for women*. Burman, Sandra (éd.). Londres : Routledge, 15-32 ; HALL, Catherine. 1981. « Gender Divisions and Class Formation in the Birmingham Middle Class, 1780-1850 » in *People's History and Socialist Theory*. Samuel, Raphael (éd.). Londres : Routledge & Kegan Paul.
204. HALL, Catherine & DAVIDOFF, Leonore. 1987. *Family fortunes*, p. 29.
205. *Ibid.*, p. 23.
206. *Id.*
207. HALL, Catherine & DAVIDOFF, Leonore. 1987. *Family fortunes*, p. 23.
208. HALL, Catherine. 1981. « Gender Divisions and Class Formation in the Birmingham Middle Class, 1780-1850 », p. 165.
209. HALL, Catherine & DAVIDOFF, Leonore. 1987. *Family fortunes*, p. 21.
210. *Ibid.*, p. 28.
211. HALL, Catherine. 1981. « Gender Divisions and Class Formation in the Birmingham Middle Class, 1780-1850 », p. 165.
212. DAVIDOFF, Leonore. 1995. *Worlds between*, p. 17.
213. HALL, Catherine. 1981. « Gender Divisions and Class Formation in the Birmingham Middle Class, 1780-1850 », p. 166.
214. DAVIDOFF, Leonore. 1995. *Worlds between*, p. 16.
215. DAVIDOFF, Leonore. 1973. *The best circles*, p. 20.
216. Dont le texte-manifeste est SMITH-ROSENBERG, Carroll. 1975. « The female world of love and ritual : relations between women in nineteenth century America » *Signs* 1 (1) : 1-29.
217. HALL, Catherine & DAVIDOFF, Leonore. 1987. *Family fortunes*, p. 32.
218. *Ibid.*, p. xxiii.
219. *Ibid.*, p. 25.
220. HALL, Catherine. 1981. « Gender Divisions and Class Formation in the Birmingham Middle Class, 1780-1850 », p. 166.
221. DAVIDOFF, Leonore. 1995. *Worlds between*, p. 19.
222. Il est largement évoqué, quoique de manière souvent assez critique, dans ROWBOTHAM, Sheila. 1974. *Women, resistance and revolution* (voir par exemple les chapitres 1 et 2).
223. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 63.
224. DELAP, Lucy. 2020. *Feminisms. A global history*. Harmondsworth : Penguin, p. 16.
225. *Ibid.*, p. 13.
226. DUBY, Georges & PERROT, Michèle. 1991. « Écrire l'histoire des femmes » in *Histoire des femmes en occident*, Paris : Plon.
227. LIDDINGTON, Jill. 1977. « Rediscovering suffrage history » *History workshop* 4, p. 194.

228. LIDDINGTON, Jill & NORRIS, Jill. 2000 [1978]. *One hand tied behind us*, p. 7.
229. LIDDINGTON, Jill. 1977. « Rediscovering suffrage history », p. 193.
230. LIDDINGTON, Jill & NORRIS, Jill. 2000 [1978]. *One hand tied behind us*, p. 7.
231. *Ibid.*, p. 8.
232. LIDDINGTON, Jill. 1977. « Rediscovering suffrage history », p. 192.
233. TAYLOR, Barbara. 1979. « “The men are as bad as their masters...” », p. 21.
234. Voir par exemple ROWBOTHAM, Sheila. 1974. *Women, resistance and revolution*, p. 70.
235. TAYLOR, Barbara. 1979. « “The men are as bad as their masters...” », p. 25.
236. ROWBOTHAM, Sheila. 1974. *Women, resistance and revolution*, p. 7.
237. THÉBAUD, Françoise. 2007. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, p. 58.
238. DAVIN, Anna. 1988. « Redressing the balance or transforming the art? The British experience », p. 63.
239. TAYLOR, Barbara. 1981. « Socialist feminism : utopian or scientific ? » in *People's History and Socialist Theory*. Samuel, Raphael (éd.). Londres : Routledge & Kegan Paul, p. 162.
240. TAYLOR, Barbara. 1979. « “The men are as bad as their masters...” », p. 23.
241. TAYLOR, Barbara. 1981. « Socialist feminism : utopian or scientific ? », p. 162.
242. TAYLOR, Barbara. 1979. « “The men are as bad as their masters...” », p. 8. ROWBOTHAM, Sheila. 1974. *Women, resistance and revolution*, p. 94.
243. ROWBOTHAM, Sheila. 2014 [1974]. *Women, resistance and revolution*, p. 77.
244. *Ibid.*, p. 177.
245. DELAP, Lucy. 2020. *Feminisms*, p. 12.
246. TAYLOR, Barbara. 1979. « “The men are as bad as their masters...” », p. 34.
247. DELAP, Lucy. 2020. *Feminisms*, p. 12.
248. Voir par exemple dans le champ de l'histoire orale : BORNAT, Joanna & DIAMOND, Hanna. « Women's history and oral history : Developments and debates ».
249. SAMUEL, Raphael. 1994. *Theatres of memory*, Londres : Verso, p. 8.
250. RAMAZANOGLU, Caroline. 1992. « On feminist methodology : male reason versus female empowerment » *Sociology* 26 (2), p. 207-212.

RÉSUMÉS

Cet article propose une entrée dans l'histoire féministe anglaise des années 1970, peu connue en France. S'appuyant sur une analyse des contextes militants d'émergence de cette histoire, il montre qu'elle constitue une réappropriation critique d'une histoire « par en bas » socialiste incarnée à la fin des années 1960 par E.P. Thompson et le mouvement du *History Workshop* autour de Raphael Samuel. L'article défend l'idée qu'au cœur de cette histoire par en bas se trouve le projet d'inventer une expérience des archives, à travers laquelle créer une connexion à la fois intime et collective aux expériences des personnes ordinaires et des femmes du passé. L'enjeu d'une telle démarche est de développer des formes radicalement démocratisées de production et de circulation du savoir, et ce faisant, de nourrir des mobilisations socialistes et féministes « par en bas ».

This article offers an introduction to the English feminist history of the 70s, little known in France, and it analyzes the activist contexts in which this history emerged. The paper shows how this history critically reappropriates a socialist history « from below » which was represented, at

the end of the 60s, by E.P. Thompson and the *History Workshop* movement around Raphael Samuel. The core of the history from below has been the project of inventing an experience of the archives, through which to create a connexion both intimate and collective to the experiences of ordinary people and women of the past. This approach aims to promote the development of radically democratised forms of knowledge-production and circulation, and thus, the sustenance of socialist and feminist mobilizing « from below ».

INDEX

Thèmes : Recherches

Keywords : history from below, feminism, archives, experience

Mots-clés : histoire par en bas, féminisme, archives, expérience

AUTEUR

DELPHINE FRASCH

Delphine Frasch est agrégée de philosophie et doctorante à l'ENS de Lyon sous la direction de Claude Gautier. Après avoir consacré deux mémoires respectivement aux épistémologies féministes du positionnement et à l'histoire engagée d'E. P. Thompson, Delphine Frasch interroge dans sa thèse ce que signifie écrire l'histoire « par en bas ». Elle mène une enquête historique et épistémologique sur l'histoire socialiste et féministe « par en bas » en Angleterre, dans la seconde moitié du XXe siècle. Elle a codirigé, avec Anaïs Choulet-Vallet, Pauline Clochec, Margot Giacinti et Léa Védie l'ouvrage *Théoriser en féministe* paru en avril 2021 chez Hermann.